

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 ce s la copie

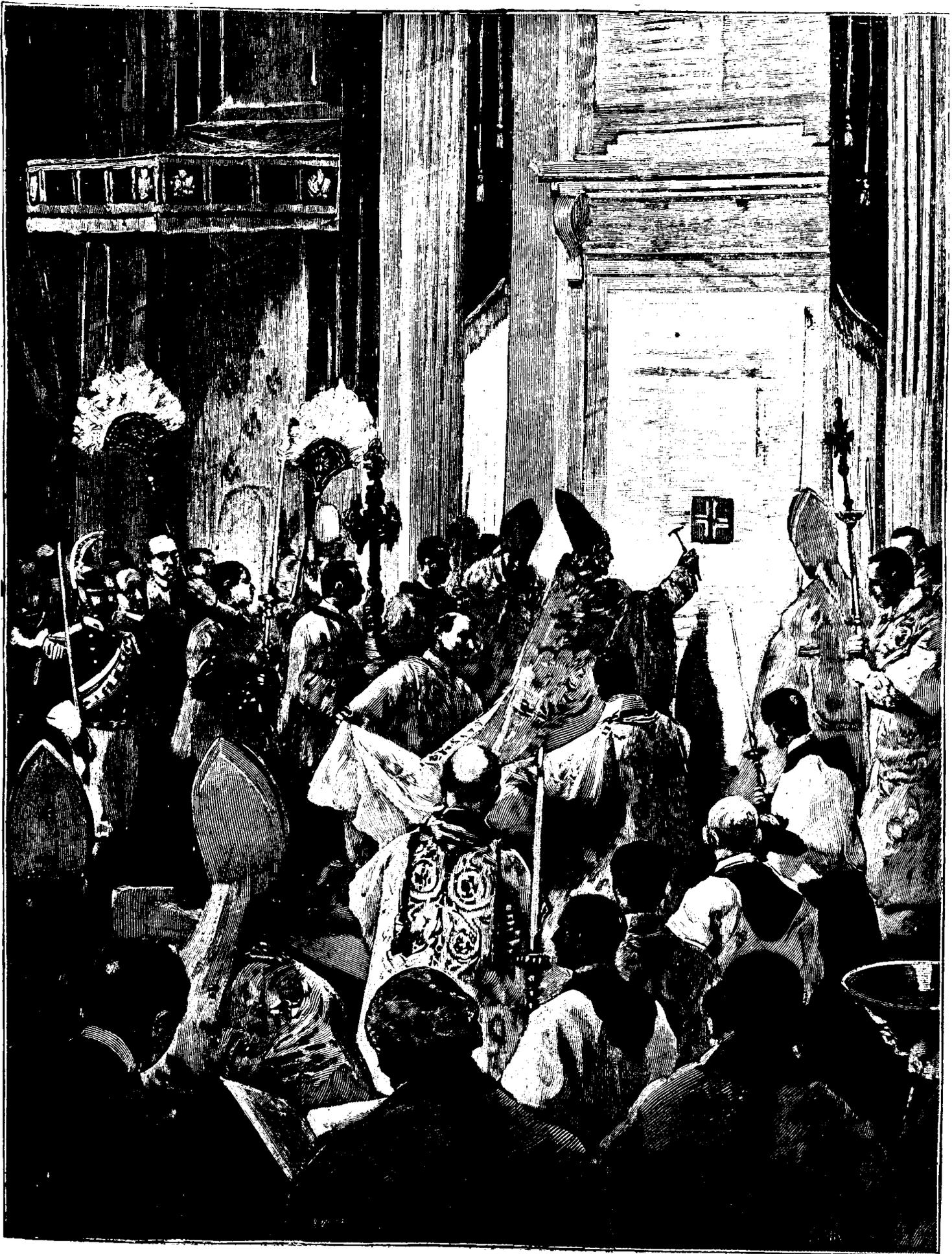
16ME ANNÉE, No 821.—SAMEDI, 27 JANVIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PROMULGATION DE L'ANNEE SAINTE.—Léon XIII précédant à l'ouverture de la Porte Sainte à Saint-Pierre de Rome

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 JANVIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique de Paris, par un Parisien. — Sous les lilas en frimas, par Laurette de Valmont. — Fantaisie sur la neige, par Grosclaude. — L'ouverture de la Porte Sainte — Nouvel e : Fiancés par la neige (avec gravures). — On s'embrasse, par Xanéron. — Le sourire, par Mme A. King. — Petite poste. — Pour nos élégantes (six gravures — Mondanités, par Ann Sèph. — Les merveilles de la science, par P. C. — Poésie : L'hiver revient. — Théâtres — Primes du mois de décembre — Conseils pratiques. — Jeux et amusements. — Devinettes. — Choses et autres. — Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES : Promulgation de l'année sainte : Léon XIII procédant à l'ouverture de la Porte Sainte à Saint-Pierre de Rome. — La guerre au Transvaal : Boërs faisant sécher de la viande au soleil ; Exode des Anglais de Johannesburg au Cap. — L'Exposition de Paris : Palais de l'Électricité ; Le palais des Nations Étrangères sur les quais de la Seine — Gravures de mode. — L'invitation à la valse, etc.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FLORENCE

LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, dans son prochain numéro, l'excellent roman canadien de M. Rodolphe Girard.

L'action de ce beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens-français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Tout le monde voudra lire ce beau roman, et le faire lire autour de soi.

Il faut une étrange et perfide illusion pour se persuader que les illusions ne coûtent rien !... Il n'est guère de châteaux d'un entretien aussi dispendieux que les châteaux en Espagne.

Si vous êtes dans la détresse,
Mes chers amis, cachez-le bien,
Car l'homme est bon et s'intéresse
À ceux qui n'ont besoin de rien.

PONS DE VERDUN.

CHRONIQUE DE PARIS

Allons ! l'horizon s'éclaircit en France.

Le procès de la Haute Cour est terminé et les gens raisonnables trouvent que le Sénat a montré de la sagesse et de la fermeté.

À l'occasion des réceptions du jour de l'an, le nouveau nonce parlant au nom du corps diplomatique a prononcé un excellent discours où il a affirmé la foi dans la paix dont l'Exposition qui va s'ouvrir est un gage certain. M. Loubet a repris la même pensée, faisant ressortir que cette grandiose manifestation de sentiments pacifiques de tous les peuples aura une influence heureuse sur les sentiments des nations entre elles à l'aube du siècle qui va commencer.

Ce sont là de bonnes paroles ; espérons que l'avenir ne les démentira pas.

L'Exposition se prépare du reste avec activité et quoi qu'on en ait dit, vous pouvez être sûr que tout sera prêt à l'heure fixée ; nous aurons occasion prochainement de faire quelques visites sur les chantiers et nous dirons nos impressions avant la lettre, avant l'ouverture voulons-nous dire.

Quand le public viendra, dans six mois, il trouvera deux petites modifications ; d'abord, la Place de la Concorde sera éclairée à l'acétylène et il y fera clair comme en plein soleil, ensuite on aura adopté la réforme horaire qui a déjà été pratiquée en Italie et en Belgique. La journée ne sera plus divisée en deux périodes de douze heures, mais en une seule période de vingt-quatre heures ; on ne dira plus deux heures de l'après-midi, mais la quatorzième heure. C'est en somme logique ; il faudra seulement un peu de temps pour s'y habituer.

* *

En fait de pittoresque une des vieilles curiosités de Paris vient de disparaître c'est : l'Homme à la fourchette, un moment si célèbre dans toute l'Europe, qui vient de mourir.

C'est au commencement de 1875 que le fait se passa. Lauseur, qui était employé au service des échantillons d'un grand magasin de Paris, avait la gorge disposée d'une telle façon que, pour amuser ses camarades, il lui arrivait d'introduire entièrement dans sa bouche, en ne faisant passer que les poignées, les grands ciseaux dont il se servait qui n'avaient pas moins de 30 centimètres de longueur.

Le jour de son accident (c'était à déjeuner), il introduisit dans sa bouche et la dissimula entièrement, en serrant les pointes de la fourchette dans ses dents et en fermant complètement les lèvres, une fourchette en ruolz.

En ouvrant la bouche pour la reprendre, il fit un mouvement d'aspiration qui fit descendre la fourchette dans l'arrière gorge. On essaya de la saisir avec des pinces, mais elle glissa et tomba dans l'estomac.

L'événement fit grand bruit, et du monde entier, de Russie et d'Amérique, arrivèrent au printemps des lettres demandant la confirmation du fait et des nouvelles du héros de l'aventure. Lauseur, dont le caractère était très gai et le moral excellent, composa une valse, la *Fourchette*, qu'il chantait en s'accompagnant au piano ; il ne souffrait du reste que par intermittences et quand sa fourchette était mal placée.

Cependant, au bout de quelque temps, il commença à ressentir des symptômes d'empoisonnement, causés par la décomposition du ruolz ; c'est alors que le Dr Labbé, chirurgien de la Charité, actuellement sénateur de l'Orne, tenta l'opération qui réussit parfaitement.

Le patron du grand magasin qui était un réclameur de première force, donna de l'augmentation à son employé, le plaça dans un rayon bien en vue, et tout Paris défila pour voir le phénomène qui du reste était un homme et un vendeur fort gracieux. Ce fut une mode d'aller acheter des gants au rayon, de l' " Homme à la fourchette."

* *

Parlons de choses plus sérieuses.

On a fait beaucoup de bruit cette semaine autour

des colonies portugaises, et on a publié de divers côtés, après le *New-York Herald*, des commentaires qui auraient pu amener les difficultés en Europe, le seul point de vue qui nous occupe dans cette *Chronique de Paris*.

Nous avons tenu à être informés, et voici les renseignements sûrs que nous avons recueillis d'un personnage en qui on peut avoir confiance.

Il y a bien eu, comme le dit le grand journal américain, un traité entre l'Angleterre et l'Allemagne au sujet des colonies portugaises, mais ce traité n'est pas récent, et avait été fait pour d'autres circonstances que celles que nous traversons.

Il y a quelque temps, le Portugal avait songé à se défaire de ses colonies africaines, et naturellement l'Angleterre s'était présentée pour les acheter. On avait fixé le prix à vingt-cinq millions, paraît-il.

Mise au courant, l'Allemagne avait stipulé à son profit certains avantages : la cession de la Mozambique, etc., ; moyennant ce pourboire colonial, l'Allemagne assurait sa neutralité dans cette cession commerciale. Il faut remarquer que ce traité visait le cas où la cession amiable serait faite par le Portugal, et nullement le cas bien différent, où l'Angleterre aurait voulu s'emparer par la force de ces colonies portugaises.

Pour des raisons dynastiques, la cession n'a pas été faite ; le roi du Portugal a craint pour sa couronne au cas où le marché aurait lieu ; le peuple portugais est très fier, très jaloux de ces bribes de son ancien et vaste empire colonial, et quoique l'état de ses finances ne soit guère prospère, il aurait mal supporté qu'on se livrât à ce troc. Jusqu'ici le roi a reculé devant cet acte grave qui pourrait lui coûter le trône.

D'un autre côté les circonstances critiques que traverse l'Angleterre, ne lui permettent pas de songer à chercher une querelle au Portugal pour s'emparer de ces colonies.

Donc, par voie de conséquence, à l'heure qu'il est, le traité de prévision passé entre l'Angleterre et l'Allemagne n'a aucune portée.

En résumé beaucoup de bruit pour rien.

La paix de l'Europe n'a rien à craindre de ce côté.

* *

Ne quittons pas l'étranger — en ce qui se rattache à Paris — sans dire un mot d'une journaliste suédoise qui vient d'arriver ici dans des conditions assez curieuses.

Au dernier banquet du *Syndicat de la Presse étrangère*, son président, M. Louis Maçon, souhaitait la bienvenue à Mme Anna Keldsept qui avait fait le pari de faire à pied, et sans argent, le chemin de Christiana à Paris et qui a gagné son pari.

Mme Anna Keldsept va retourner en Suède, mais en chemin de fer cette fois ; elle s'arrêtera en route pour faire des conférences, notamment en Alsace-Lorraine, en Allemagne et en Danemark ; elle racontera les péripéties de son curieux voyage.

Avant de quitter Paris, on a demandé à Mme Anna Keldsept de faire une conférence à la Bodinière, et on a prié notre confrère Jean-Bernard de la présenter au public aristocratique de la salle de la rue Saint-Lazare : ce dont celui-ci s'est chargé avec une bonne grâce parfaite et aussi avec son succès habituel.

Voilà toute la semaine parisienne pour cette première année 1900 ; elle ne manque ni d'intérêt, ni de variété, me semble-t-il ?

UN PARISIEN.

SOUS LES LILAS EN FLEURS

Les lilas sont en fleurs. A travers les touffes vertes des jeunes feuilles, les épis mauves dépliant leurs fleurettes.

C'est le soir : le soleil verse au ciel ses derniers rayons, et sous les reflets mourants du jour qui s'éteint, dans les lilas en fleurs, on dirait des gerbes d'améthystes sur des guirlandes d'émeraudes. Dans l'herbe nouvelle, les petites fleurs inclinent leur tête, et la berceuse plaintive du zéphyr chuchotte pour les endormir sa ritournelle de tous les soirs.

Oh ! Le c
Comme c'
Le soleil !
un sourire
nière mélod
la resse du
liques comm
la terre des p
pauvres fleur
Elle et Lu
Oh ! Dites
s'enfonçant
dant que vot
vous jamais
regarder ave
Oh ! Alor
belle, n'ave
Les lilacé
sur les deux
mains les ti
sur ses che
semblent un
Et pendan
l'horizon de
inclinent leu
de si jolies c
les oiseaux c
les derniers
— Si je vo
— Je répo
— Et si j'o
Les petits
pour regard
Lui se ra
jeune fille, i
Elle laisse
ses doigts, e
yeux du pa
Et pendan
leur nid, en
fams enivra
— Oh ! Pa

Voici l'hi
linceul. N
lecteurs en
données de
s'en servir.

Sa coulèn
neige est h
habitudes d
en disant c
s'être plong
Cependan
sur les trot
même noir
sion d'une
pruntée aux
On renco
une neige
présence d'
couverte.

une sorte d
près cette
formule cél
" La nei
en vieilliss

Ses cause
est produit
Quand la
nuages essa
boules de n

Oh ! Le calme de la nature qui s'endort !
Comme c'est beau ! Comme c'est triste !

Le soleil jette sa dernière lueur pâle—pâle comme un soufre de poitrinaire—; l'oiseau module sa dernière mélodie, triste—triste comme un chant d'exilé—; la rosée du soir verse ses premiers pleurs, mélancoliques comme les larmes de l'âme ; les fleurs jonchent la terre des pétales mourants de leurs corolles veloutées, pauvres fleurs fanées—fanées comme nos illusions— !

Elle et Lui se reposent sous les lilas en fleurs !
Oh ! Dites-moi : n'avez-vous jamais admiré le soleil, s'enfonçant dans les sillons d'or du crépuscule, et pendant que votre regard fixait l'horizon enflammé, n'avez-vous jamais senti deux yeux, tout près des vôtres, regarder avec vous le soleil qui s'endort ?

Oh ! Alors, n'avez-vous point trouvé la nature plus belle, n'avez-vous point pensé le ciel plus ravissant ? Les lilacées inclinent leurs branches fleuries, jusque sur les deux jeunes amoureux. Elle a pris dans ses mains les tiges flexibles, les retient à ses épaules, et sur ses cheveux noirs, les petites grappes mauves semblent une ombrelle fleurie.

Et pendant que le soleil, fermant sa paupière, borde l'horizon de ses longs cils d'or, pendant que les fleurs inclinent leur corolle embaumée, Elle et Lui se disent de si jolies choses, que dans le nid des grands arbres, les oiseaux cessent leur mélodie et, indiscrets, écoutent les derniers sons que l'écho leur apporte...

—Si je vous disais que je vous aime ?...
—Je répondrais : dites encore !...
—Et si j'osais...

Les petits oiseaux se perchent sur les bords du nid, pour regarder à travers les branches et les feuilles. Lui se rapproche ; sur les lèvres vermeilles de la jeune fille, il va glaner son premier... baiser...

Elle laisse couler les tiges flexibles qu'elle tenait entre ses doigts, et les petites grappes mauves effleurent les yeux du pauvre amoureux...

Et pendant que les petits oiseaux se blottissent dans leur nid, en ricanant une roulade, lui, savoure les parfums enivrants des lilas en fleurs, et elle murmure :

—Oh ! Pas ce soir, les oiseaux nous regardent !...

Louise de Valmont

LA NEIGE

ÉTUDE FANTAISISTE DE GROSCLAUDE

Voici l'hiver ! La neige a couvert le sol de son blanc linéol. Nous avons donc pensé rendre service à nos lecteurs en résumant à leur intention les dernières données de la science sur ce météore, et la manière de s'en servir.

Sa couleur.—Nous n'apprendrons à personne que la neige est habituellement blanche, ce qui tient à des habitudes de propreté dont je vous donnerai une idée en disant qu'elle ne se montre jamais au public sans s'être plongée dans l'eau froide.

Cependant, au bout d'un certain temps de séjour sur les trottoirs, elle prend une coloration grisâtre et même noirâtre, qu'il est permis d'attribuer à l'intrusion d'une forte dose de cirage, insensiblement empruntée aux chaussures des passants.

On rencontre dans les Alpes et dans les Pyrénées une neige légèrement teinte de rouge ; par suite de la présence d'une algue microscopique récemment découverte. Les anciens attribuaient cette coloration à une sorte de rouille produite par le temps, et c'est d'après cette doctrine que M. de Saussure a écrit cette formule célèbre :

“ La neige des montagnes est la seule qui rougissoit en vieillissant.”

Ses causes.—On s'accorde à reconnaître que la neige est produite par l'action du froid sur les nuages.

Quand la température est par trop rigoureuse, les nuages essaient de se réchauffer en lançant à terre des boules de neige qui nous arrivent en miettes.

La partie dure quelquefois des jours entiers et elle ne prend fin que quand les nuages ont cessé d'avoir l'onglée, ou bien quand il ne leur reste plus de munitions.

* * *

Sa température.—La neige doit être servie froide, comme le champagne et la truite saumonée ; chaude, elle perd toutes ses qualités.

Toutefois, elle dégage par elle-même une chaleur assez intense et constitue un des moyens de chauffage les moins coûteux et les plus efficaces. Rien de plus facile que de le constater : Vous prenez une poignée de neige et vous en frottez énergiquement la figure d'un de vos amis. En un instant, il devient rouge comme un homard et, selon toute probabilité, se livre aussitôt à des voies de fait, qui contribuent, elles aussi, à le réchauffer.

* * *

Ses mœurs.—La neige se tient dans les pays froids et les quitte aussitôt que reviennent les chaleurs ; mais on ignore jusqu'à présent où elle passe les étés.

Elle se tient particulièrement au sommet des montagnes où elle ne risque pas d'être dérangée par les balayeurs ; le sommet de l'Himalaya, qu'on ne balaie qu'aux fins du monde, est un de ses séjours de prédilection.

* * *

Son histoire.—Elle paraît avoir existé de tout temps et l'on remarque avec surprise qu'elle n'a fait aucun progrès depuis de longues années.

Si, par exemple, on avait exposé de la neige à l'Exposition universelle de 1889, elle eût été pareille identiquement, à celle de la Retraite de Russie ; en un mot, elle n'a pas du tout participé au grand mouvement scientifique du dix-neuvième siècle et tout porte à croire qu'il n'y a rien à tirer d'elle.

Le mieux est donc de l'accepter comme elle est et de s'en servir pour le mieux.

* * *

Ses usages.—Ils sont multiples.

Sur les cheveux, elle donne aux vieillards une apparence respectable, qui leur permet de dire des grossièretés aux jeunes gens sans encourir de représailles.

Sur le pavé des rues, elle provoque des chutes de chevaux et de gens, qui sont pour les passants, un sujet de distraction inépuisable.

En boules, elle développe chez la jeunesse les instincts de la halistique, ce fondement de l'art militaire, de même qu'en bonshommes elle encourage chez les jeunes gens l'art de la sculpture, indispensable dans une société où les statues se multiplient de jour en jour.

En gastronomie, elle a donné lieu aux œufs à la neige, qui sont un des triomphes de la cuisine.

Mais son rôle prédominant est d'exercer une influence sur les arts, par ce phénomène universellement répandu qui se nomme l'effet de neige.

Une chaumière couverte de neige, avec quelques arbres gracieusement saupoudrés et un voyageur également floconneux : tel est le dernier cri de l'art.

En poésie, on s'accorde à reconnaître que la neige développe la mélancolie. Rien n'est plus triste que de la voir tomber, si ce n'est peut-être de voir tomber un couvreur du haut d'un sixième étage.

C'est à la neige que le père Noël doit sa plus grande popularité : remplacez sur ses vêtements la neige par de la pluie et montrez-le ruisselant : c'en sera fait de son prestige.

En architecture, on emploie la neige, dans certaines contrées, pour construire des bâtiments qui durent aussi longtemps que le froid ; c'est ainsi qu'à Moscou, on élevait, tous les hivers, un grand palais de glace, dans lequel se donnaient des fêtes magnifiques. Ce fut peut-être là-dedans que Napoléon signa le fameux décret de Moscou.

N'oublions pas de mentionner que c'est aussi avec de la neige que se font les avalanches qui mettent tant d'animation dans la vie du montagnard !

Au point de vue décoratif, la neige est d'un effet

très pittoresque dans une propriété d'agrément ; il devient malheureusement impossible de l'y conserver après les premières chaleurs.

C'est regrettable, car on aimerait avoir, dans un coin de son jardin, pendant la belle saison, un moelleux tapis de neige, comme on y a une pièce d'eau avec des poissons rouges ; il est vrai que les poissons ne s'y plairaient probablement pas beaucoup et que, tout au moins, ils blanchiraient avant l'âge, mais on en serait quitte pour les teindre, comme ça se fait pour les cheveux quand la neige les envahit.

Je ne parlerai que pour mémoire des sorbets et des inondations qui, pour la plupart, sont dus à la fonte des neiges.

La main de l'homme élève des digues pour se mettre à l'abri des inondations, mais il n'y a rien à tenter contre le sorbet au marasquin.

L'OUVERTURE DE LA PORTE SAINTE

(Voir gravure)

Le 24 décembre dernier, veille de Noël, à onze heures du matin, le pape a procédé solennellement à l'ouverture de la porte murée, dite “ Porte Sainte,” située à droite de l'entrée principale de Saint-Pierre de Rome.

Vêtu de sa lourde chape d'apparat et porté sur la sedia gestatoria, le Souverain Pontife s'est rendu sous le portique, clos de tentures pour la circonstance. Il était accompagné en grande pompe de cardinaux, patriarches et évêques, des prélats, des généraux des ordres religieux, des représentants des diverses congrégations ; la garde noble, la garde suisse et la garde palatine formaient l'escorte d'honneur du cortège. Dès qu'il fut descendu de son siège, Léon XIII reçut des mains du cardinal Vannutelli, grand pénitencier, un marteau d'or, don de tous les évêques, avec lequel il frappa par trois fois contre la porte recouverte d'un stuc gris rayé de noir et ornée d'une croix de bronze. Au premier coup, il prononça les paroles suivantes : “ Ouvrez-moi les portes de la justice. En y entrant : Je célébrerai le Seigneur ” ; au deuxième : “ J'entrerai dans votre demeure, Seigneur ; j'adorerai dans votre temple avec crainte ” ; au troisième : “ Ouvrez les portes, car le Seigneur est avec nous. ” La clôture, est-il besoin de le dire ? avait été démolie d'avance et ne conservait l'apparence de l'intégrité que grâce à un ingénieux artifice. Au dernier coup de marteau, elle céda, livrant passage au Saint-Père et à sa suite. Après avoir accompli tous les rites et donné la bénédiction, sans manifester la moindre fatigue, le pape, ayant de nouveau pris place sur la sedia gestatoria, fut reconduit à ses appartements.

Célébrée le même jour par des cardinaux délégués dans les trois autres basiliques romaines, cette solennité correspond à la promulgation de l'année sainte ou jubilaire, année de pénitence et d'indulgences spéciales, qui, instituée en 1300 par le pape Boniface VIII, devait revenir d'abord tous les cent ans, puis tous les cinquante ans. Plus tard, Paul II abaisa la période à vingt-cinq ans, sa décision est restée fidèlement observée. Toutefois, la cérémonie symbolique de l'ouverture de la Porte Sainte n'avait pas eu lieu depuis 1825, sous le pontificat de Léon XII, en raison des circonstances politiques. En 1875, Pie IX n'avait pu sortir du Vatican, où il était captif.

Détail curieux, dans la foule qui, la veille de Noël 1824, jour de la promulgation de ce jubilé, se pressait sous le portique de la basilique à l'ouverture de l'année sainte, se trouvait un jeune séminariste, alors âgé de quatorze ans. Ce jeune homme s'appelait Gioacchino Pecci ; il devait plus tard monter sur la chaire de saint Pierre et vivre assez longtemps pour présider lui-même un jour cette grande cérémonie.

Il n'y a pas de vilaine femme avec de belles dents.
—J.-J. ROUSSEAU.

La vérité fait quelquefois des brèches, le mensonge fait toujours des ruines.—G. SAND.

FIANCÉS PAR LA NEIGE

Ce matin-là, miss Lucy Norton prenait le train à Edimbourg pour se rendre chez des amis en villégiature. Le château de Lysan, où elle devait passer les fêtes de Noël, est situé dans une région des plus abruptes du nord de l'Ecosse ; la saison était rude ; la neige, qui commençait à tomber avec abondance, pouvait faire craindre une de ces tempêtes persistantes qui ne sont pas rares en ces parages. Mais ce n'était plus le moment de réfléchir.

Le train, prêt à partir, trépidait déjà sous la pression de la vapeur. Un wagon se trouvait ouvert devant la jeune fille. Elle s'y précipita au plus vite. Il n'était que temps. Un coup de sifflet, et en route !



Fumer devant une femme ! Lucy pouvait à peine croire à tant d'audace.—Page 628, col. 1

Durant quelques minutes, miss Norton ne songea qu'à son installation ; mais lorsqu'elle eut déroulé sa couverture de voyage et se fut confortablement enveloppée dans ses fourrures, l'idée lui vint de faire l'inspection de son domaine.

Et alors... que vit-elle ? A l'opposé du wagon, dans l'ombre, silencieux et flegmatique, un jeune homme ! Mais quel jeune homme, grands dieux ! Lucy, horrifiée, ne pouvaient en croire ses yeux.

Entre tous les êtres de l'univers, il en est un avec qui il doit être pénible à une jeune fille de se trouver en tête à tête : c'est l'homme qui a prétendu à sa main, et dont elle a repoussé la demande. Et le voyageur dont le hasard malin faisait le compagnon de route de miss Norton, était précisément le prétendant qu'elle venait d'éconduire, M. George Willon.

Pourquoi donc miss Norton avait-elle éconduit M. George Willon ? Lui reprochait-elle d'être laid ou sot ? Nullement.

M. George Willon était intelligent et grand, fort bien de sa personne ; il ne lui manquait ni un cheveu ni une dent ; il n'était ni banal, ni manchot ; son éducation était parfaite, et ses amis vantaient à qui mieux mieux noblesse et la générosité de son cœur. Mais... il y avait un "mais" gros de menaces. M. Willon possédait une grande manufacture de pickles ! Et voyez son audace : ne s'était-il pas avisé de tomber éperdument amoureux de miss Norton, la plus jolie, la plus hautaine aussi des jeunes filles anglaises, et de déposer devant elle sa main, son cœur, sa fortune... et ses pickles ! Ceux-ci étaient de trop ; ils gâtèrent tout le reste !

Lucy eut tôt fait de convaincre George Willon de sa présomptueuse folie ; le jeune homme s'éloigna, vivement blessé, mais toujours maître de lui, le sang-froid étant une de ses qualités essentielles.

Miss Norton s'était flattée de ne plus jamais le revoir. Espoir déçu par cette malencontreuse rencontre. Si au moins, songeait-elle, il pouvait ne pas me reconnaître ! Et du coin de l'œil, sans avoir l'air de rien, elle l'observait. A ce moment, un imperceptible sourire erra sur le visage ordinairement impassible de George. Ce sourire préluait chez lui à toute action d'importance. Evidemment, il méditait quelque chose d'énorme ! En effet, il tira son étui à cigare, y choisit lentement un havane, l'examina, le fit craquer avec ostentation. Puis il l'alluma.

Fumer devant une femme ! Et sans lui en deman-

der la permission ! Lucy pouvait à peine croire à une telle inconvenance. Indignée, elle jeta un brusque :

—Monsieur, je ne puis souffrir le tabac !

M. Willon sursauta, se retourna et examina Lucy, comme il l'eût fait d'une inconnue.

—Combien je vous approuve, dit-il gracieusement, je vous avoue que je ne puis voir une femme qui fume !

—Vous faites erreur, monsieur ; c'est "votre" cigare que je ne puis supporter.

—Vous me désolez ! c'est un excellent havane, dit Willon avec sérénité.

—J'ai en horreur toute espèce de tabac !

—Alors, la singulière idée de monter dans un compartiment de fumeurs !

Hélas ! c'était bien dans un compartiment de fumeurs que Lucy s'était jetée à l'étourdie.

—Veuillez jeter votre cigare, monsieur, s'écria-t-elle avec rage : il me fait mal.

Le jeune homme aux pickles obéit. Miss Norton, satisfaite, se rejeta dans son coin en murmurant avec un sourire de triomphe : "Nous l'avons bien remis à sa place, Fido !"

Un joyeux *oua-oua* se fit entendre, et de la couverture de voyage émergea soudain un fin museau ; deux oreilles soyeuses suivirent et bientôt Fido, un adorable caniche, fit en entier son apparition !

A ce moment, le train s'arrêtait à une station.

Comme Lucy songeait à changer de wagon, Willon se pencha à la portière et appela l'employé.

—Veuillez enlever ce chien, dit-il en désignant l'infortuné Fido. Le voisinage des chiens me fait mal.

Etait-ce possible ? Lucy avait-elle bien entendu ? Son Fido à la fourrière !



Veuillez enlever ce chien, dit-il à l'employé.—Page 628, col. 2

—Mais mon chien est tranquille, cria-t-elle, il ne dérange personne, je le tiens sur mes genoux.

—Je m'oppose formellement à ce voisinage, fut la froide réplique de Willon. Ceci est un compartiment de fumeurs, non un chenil !

Le train repartait ; le conducteur emmena Fido, et Lucy se renferma dans un mutisme dédaigneux. Les pickles semblaient avoir l'avantage ce jour-là.

* * *

Pendant cette passe d'armes, le vent s'était levé ; les gémissements de la rafale donnaient à miss Norton une étrange sensation d'isolement, de lassitude et d'ennui.

La faim ajoutait à tous ses maux ; après bien des hésitations, Lucy se décida à retirer sa voilette, découvrant ainsi à l'odieux George le cher visage qu'il aimait si tendrement.

L'odieux George, de son côté, étalait sur une serviette d'une éblouissante blancheur un lunch copieux et succulent : viandes froides, pâté doré, voire même une petite bouteille de champagne et un flacon d'eau-de-vie.

Cependant, miss Norton avalait des sandwiches.

Pauvre miss Norton ! songeait George ; elle doit avoir une soif horrible après toutes ces énormes sandwiches ! Ma foi, je me risque.

Il emplit une coupe et la tendit à Lucy :

—Miss Norton ?

Pas de réponse.

—Miss Norton, daignez accepter une coupe de champagne ?

Même silence.

—Miss Norton ?

—Depuis quand, monsieur, dit-elle enfin, vous ai-je donné le droit de me reconnaître ?

—Comme il vous plaira, repartit George sans sourciller. Seulement, alors, votre situation va être bien difficile au château de Lysan.

—La mienne ? interrogea Lucy stupéfaite.

—Oui, je me rends aussi chez Corrie qui m'a invité aux fêtes de Noël.

Corrie ! il osait ainsi appeler le comte !

—Pourquoi lord Corrie vous invite-t-il ? demanda-t-elle impérieusement.

—Parce qu'il préfère à toutes les autres les remarquables noix confites marque Willon, dit gravement Willon, en riant sous cape.

Ce qu'eut répondu Lucy à cette nouvelle impertinence, personne ne l'a jamais su. Car à ce moment, il y eut un choc soudain, le train stoppa brusquement et la jeune fille tomba dans les bras du jeune homme aux pickles !

Pendant quelques minutes, George la retint ainsi avec sollicitude ; puis il la remit en équilibre, autant que le permettait l'obliquité du wagon et s'efforça d'ouvrir la portière. Un employé qu'il héla lui apprît que le train avait été arrêté par un véritable banc de neige, et qu'il était impossible de déblayer la voie avant l'arrivée d'une équipe de secours. Lucy ne put réprimer un geste d'effroi.

—Soyez sans crainte, se hâta de dire son compagnon. Je vais aller voir ce qu'il y a moyen de faire.

Et il disparut. Lucy resta seule. Elle était plus troublée qu'elle n'eût voulu en convenir. Elle avait entendu parler des trains bloqués par la neige durant des jours entiers, et elle ne se sentait aucun goût pour ce genre d'aventures. Qu'allait-il arriver ? Elle se sentait mal à l'aise, anxieuse, nerveuse et glacée ! Tout son corps était engourdi par le froid. Qu'elle avait été stupide de ne pas emporter quelques gouttes d'eau-de-vie !

—Oh ! fit-elle tout à coup, en se reculant.

—N'ayez pas peur, c'est moi, cria à la portière une blanche apparition, et George, tout poudré de frimas, déposa sur les genoux de miss Norton, un soyeux paquet qui n'était autre que Fido.

—J'ai pensé que vous seriez contente de l'avoir, dit-il ; il n'avait pas trop chaud dans la fourrière !

Lucy caressa sans mot dire son toutou favori.



Je puis descendre seule, répondit Lucy.—Page 629, col. 1

—Miss Norton, je ne vous cacherais rien de la situation actuelle. Nous sommes à seize kilomètres du château de Lysan. Impossible donc de l'atteindre. Vou-

avez le choix : mourir de froid ici ou gagner à pied avec moi un petit village distant de trois kilomètres.

—Que font les autres voyageurs ? fut toute la réponse de miss Norton.

—Ils vont au village.

—Alors, partons, dit-elle, puisque les autres nous accompagnent.

Mais lorsqu'elle voulut se lever, ses forces la trahirent. George la regarda en face :

—Votre figure est bleue, dit-il, je crois que vous êtes à moitié gelée !

Tout en parlant il emplissait d'eau-de-vie une timbale d'argent. " Buvez ! " lui dit-il.

Lucy le repoussa. George perdit patience.

—Vous agissez en petite fille capricieuse ; encore une fois, miss Norton, buvez !

Sa tendresse pour miss Norton, l'inquiétude que lui inspirait l'état de la jeune fille avaient subitement donné à sa voix un ton impérieux. Lucy regarda décontenancée, et avala la liqueur fortifiante.

Maintenant, miss Norton, en route ! Attendez, je descends d'abord. Là, donnez-moi votre main.

—Je puis me tirer d'affaires toute seule, commençait Lucy, quand le pied lui glissa tout à coup. Sans le bras robuste de George, elle eût fait une chute manquant totalement d'élégance.

Ils se mirent en route. George avec Fido sous le bras ; Lucy venait ensuite. Leurs pieds s'enfonçaient dans une épaisse couche de neige ; la nuit était tout à fait venue et le vent soufflait avec rage.

Personne ne parlait ; des flocons glacés, fouettés par la rafale, coupaient la respiration et aveuglaient les regards. Il semblait que l'ouragan, s'arrêtant quelques instants pour reprendre de plus belle, se jouât de ses victimes impuissantes et se plût à les martyriser. Bientôt Lucy et Willon se trouvèrent à l'arrière-garde. Lucy sentait ses forces décroître progressivement.

Il est difficile de garder une attitude majestueuse quand on a le nez rouge, les joues violettes, les yeux larmoyants et quand on trébuche à chaque pas. George craignit de perdre sa compagne dans l'obscurité.

—Prenez mon bras, dit-il avec autorité, nous pourrions nous égarer.

—Est-ce nécessaire ?

—Absolument.

Il prit sa main et la passa sous son bras. Peu à peu, une invincible somnolence gagna la jeune fille. Comme le bras de cet homme était fort ! Comme elle aurait voulu pouvoir s'y appuyer avec confiance et sans arrière-pensée !



Ils se mirent en route, George avec Fido sous le bras.—Page 629, col. 1

Où, mais les pickles ! Et Lucy essayait faiblement de retirer sa main. Peine perdue, sa tête se renver-

saît ; il lui sembla qu'un spectre effroyable se dressait devant elle avec des yeux flamboyants, des mains levées, prêtes à frapper. Elle eut la sensation d'être violemment secouée, elle poussa un petit cri d'angoisse, puis elle éprouva une délicieuse impression de parfait repos et ne remua plus : M. Willon la portait !

Quand miss Norton rouvrit les yeux aux choses de ce monde, elle se trouva, à sa profonde stupéfaction, couchée dans un lit immense dont les draps rugueux blessaient son délicat épiderme. A la lueur d'une lampe posée près d'elle, elle vit une chambre modeste aux chaises de paille, aux meubles de bois blanc, le tout d'une éblouissante propreté.

—Où suis-je donc, murmura Lucy. Ai-je été malade ?

Soudain la mémoire lui revint de son aventure et elle frissonna.

—Ainsi nous avons pu arriver au village, pensa-t-elle. Et mon petit Fido, où est-il ? Mort de froid, sans doute !

Quelque chose de doux et de chaud sauta sur le lit et aboya joyeusement : c'était Fido, Fido sauvé, Fido délassé et plein d'entrain. Presque en même temps la porte s'ouvrit et dans l'encadrement se montra un bon visage de vieille femme.

—Vous voilà réveillée, madame, vous sentez-vous mieux ?

—Merci, je suis très bien, dit gaiement miss Norton, mais voulez-vous me dire où je suis, madame, et comment j'ai été apportée ici ?



Lucy, qui avait écouté en silence, éclata en sanglots.—Page 630, col. 1

—Vous êtes chez moi, madame, dans mon *cottage*, et je suis mistress Gray, la femme de Tom Gray, le forgeron. Vous êtes venue ici, il y a quelques heures, dans les bras d'un monsieur. Oh ! quelle frayeur j'ai eue ! Vous paraissiez morte. " Entrez, " ai-je dit. Et il vous a placée sur le sofa dans la cuisine. Puis il est tombé sur une chaise avec le petit chien dans ses bras comme s'il était brisé,—pas le chien, miss,—mais le monsieur. Je lui ai porté du whisky, et il m'a dit de m'occuper de vous—et je vous ai frottée avec des bouteilles d'eau chaude, miss, et ce que j'ai été contente de vous voir ouvrir les yeux, puis dormir d'un bon sommeil ! Alors j'ai couru auprès du monsieur pour le rassurer... Ah ! miss, c'est un beau monsieur !

A bout de souffle, la brave femme s'arrêta, puis repartit de plus belle.

—Il n'en pouvait plus, ce qui n'est pas étonnant, vu qu'il vous avait portée avec ce chien pendant plus de deux kilomètres, et dans la neige encore !

—Mais n'ayez pas peur, miss, ce n'était qu'un engourdissement ! Il est en train de ronfler. Au matin, il sera frais comme pickles... C'est une expression de Tom, mon mari, miss, il en est rempli,—non de pickles, miss, mais de bons mots !

Si mistress Gray eût été observatrice, elle eût remarqué le mouvement d'irritation de Lucy. Les pickles ! les rencontrerait-elle donc partout ?

—Vous avez été très bonne pour moi, mistres Gray, dit-elle, je vous remercie mieux tout à l'heure. Mais en ce moment, je voudrais bien me lever.

—Très bien, miss, je vais vous monter de l'eau chaude.

Et leste, mistress Gray s'esquiva, laissant Lucy à ses réflexions. Elles n'étaient pas roses. M. Willon l'avait sauvée : l'idée de devoir quelque chose à cet homme, lui était odieuse. Et pourtant..., pourtant..., comme il avait été bon ! Il l'avait portée malgré la distance, le froid, la neige et le vent !

Cette neige ! Elle tombait, elle tombait toujours. Quelle aventure ! Mais pourquoi mistress Gray ne montait-elle pas ? Après une heure d'attente, Lucy se



Le lendemain soir, Lucy et George dînaient au château.—Page 630, col. 2

décida à descendre à la cuisine où un spectacle inattendu s'offrit à ses regards.

Sur le sofa, mistress Gray était étendue, et ses traits exprimaient une vive douleur ; devant le feu, M. Willon était activement occupé à confectionner des *rôties*. Il tourna vers Lucy une figure enluminée par les reflets de la flamme :

—Bonjour, miss Norton ! J'espère que vous ne vous ressentez plus de notre équipée ?

—Plus du tout ; merci. Et vous ?

Il semblait que la question lui eût été arrachée. M. Willon fronça légèrement les sourcils, puis retourna avec philosophie à ses *rôties*.

—Ma santé est florissante, déclara-t-il, mais c'est la pauvre mistress Gray qui n'a pas de chance, elle vient de se fouler le pied !

—Oh ! combien je suis fâché, s'écria Lucy allant vers la malade ; que puis-je faire pour vous ?

—Vous pouvez mettre la nappe ! se hâta de répondre George.

Mettre la nappe ! Lucy le foudroya du regard. L'audace de cet homme n'avait pas de bornes. M. Willon continua paisiblement :

—Épargner une peine à un malade est un devoir d'humanité auquel miss Norton pour rien au monde ne voudrait manquer, j'en suis sûr.

Que vouliez-vous qu'on réponde à ce diable d'homme ? Il ne restait plus à Lucy qu'à étendre la nappe et à mettre le couvert. Elle le fit d'assez mauvaise grâce, mais elle le fit.

—Bravo, cria George. L'eau bout, miss Norton ! à vous de faire le thé !... Bon ! les œufs sont prêts ; les *rôties* à point ! Nous pouvons nous mettre à table.

Quand le repas fut achevé :

—Maintenant, dit M. Willon, parlons des affaires sérieuses. Miss Norton, êtes-vous préparée à de mauvaises nouvelles ?

—Je suis préparée à tout, dit-elle froidement.

—Bien ! alors, je puis vous apprendre que nous sommes ensevelis sous la neige. La neige est tombée à gros flocons cette nuit, et ce *cottage* étant bâti au pied d'une hauteur, il s'ensuit que portes et fenêtres, tout est bloqué !

Lucy courut à la fenêtre : hélas ! George n'avait que trop raison.

—Alors nous ne pouvons partir aujourd'hui ?

—Impossible !

—Demain ?

—Peut-être, si l'on vient nous chercher ; rien n'est moins sûr.

Lucy se tordit nerveusement les mains.

—Et je devrai demeurer ici des jours entiers avec vous ?

—...Et mistress Gray, corrigea George.

—Ne soyez pas inquiet, miss, dit la bonne vieille, il y a beaucoup de charbon, et des vivres pour trois jours.

Mais Lucy ne l'écoutait plus. Elle ne pouvait envisager autre chose que cette perspective : être enfermée, cloîtrée, murée avec George Willon, l'homme aux pickles, le prétendant éconduit ! Il lui semblait qu'elle le haïssait... Et pourtant, il lui avait sauvé la vie...

Pendant que Lucy se livrait ainsi à des pensées désagréables, George, le déjeuner fini, avait rempli d'eau la marmite et l'avait mise sur le feu.

— Dans un voyage en Australie, expliqua-t-il, j'ai appris à faire bon nombre de choses. Mais il y a pourtant une lacune dans mon instruction. Je ne sais pas laver la vaisselle. Voulez-vous vous charger de ce soin, miss Norton ?

— Certainement non, dit Lucy furieuse.

— C'est donc moi qui m'en occuperai, répliqua George. Pendant ce temps miss Norton montera faire sa chambre.

— Oh ! miss, que je suis confuse, s'écria mistress Gray, ce n'est vraiment pas l'ouvrage d'une jeune lady comme vous !

— Erreur, mistress Gray, profonde erreur ! Toutes les jeunes filles doivent être capables de se rendre utiles, dit Willon imperturbable.

Miss Norton monta l'escalier, dans un état de complète exaspération.

Elle se voyait à chaque minute rappelée à l'ordre et prise en flagrant délit d'égoïsme et d'inutilité par l'homme qu'elle haïssait le plus. Elle allait avoir maintenant à faire œuvre de ses dix doigts.

Parvenue à sa chambre, ce fut d'un air découragé qu'elle contempla son lit qu'il lui fallait refaire.

— Je ne pourrai jamais ! gémit-elle pathétiquement.

Comme en rêve, la mémoire lui revint d'avoir entendu dire que le matelas devait être retourné.

Lucy fondit sur l'ennemi et livra bataille : le matelas s'éleva d'abord menaçant au-dessus de sa tête, il lui échappa des mains, retomba, plié en deux et refusa net de bouger. Lucy revint à la charge ; cette fois l'ennemi s'abattit lourdement sur ses épaules ; enfin, à la troisième reprise, il se reconnut vaincu et permit à Lucy d'amonceler pêle-mêle couvertures, traversins, édredon, draps et oreillers. Mais la lutte avait surexcité l'énergie combattive de la jeune fille et elle s'empressa d'aller l'exercer contre M. Willon.

Elle le trouva en contemplation devant un superbe feu qu'il venait d'allumer.

— Puis-je vous parler, demanda-t-elle brièvement ?

— Avec plaisir, miss Norton ; je suis à vos ordres, qu'avez-vous à me dire ?

— Que votre conduite est indigne, jeta miss Norton en phrases saccadées... que vous abusez odieusement de la situation... et que tout cela doit finir.

Des sanglots s'étranglaient dans sa gorge. M. Willon comprit que le moment était venu d'une crise salutaire. Il ne fallait plus que dénouer cette crise, et pour cela laisser toute ruse de côté et parler franchement.

— Tout ceci doit finir, miss Norton, vous avez raison. Le moment est venu de nous expliquer. Vous avez estimé que mon amour était une insulte. Un amour loyal ne l'est jamais, la femme fut-elle princesse ou reine, et l'homme simple laboureur. Vous m'avez traité comme vous traitez la poussière des routes, vous m'avez brisé le cœur et vous l'avez foulé aux pieds. Tout cela parce que j'emploie mes facultés, mes forces, parce que je travaille. Quel crime ! Eh bien ! miss Norton, croyez-moi, travail et douceur sont plus nobles qu'orgueil et oisiveté ! Vous avez refusé d'accepter mon nom. Vous ne pouvez m'empêcher de vous garder un profond amour ; rassurez-vous, je ne vous en parlerai plus jamais ! Seulement, de grâce, pour vous-même, ne continuez pas cette guerre ; ne conservez point cette rancune sans motif, elle ôterait à votre charme ce qu'il a de plus féminin et de plus séduisant !

La voix de George, d'abord presque brutale, avait pris en terminant un accent indicible de tendresse. Une étrange chose se produisit alors : Lucy, qui

avait écouté en silence, les yeux grands ouverts, éclata en sanglots.

— Allez-vous-en ! Sortez ! Je vous hais, George, je vous hais !

Et elle courut s'enfermer dans sa chambre.

Faut-il croire au miracle ? La franchise véhémence de George Willon en avait-elle accompli un ? Et le monde des fausses idées forgées par l'orgueil de miss Norton s'était-il écroulé ? Toujours est-il qu'elle se montra tout autre pendant les heures qui suivirent. Elle prit plaisir à écouter George conter des histoires. Quand à l'horloge sonna quatre heures, ce fut elle qui se leva et prépara le thé, suivie par le regard attendri de George.

— Est-elle courageuse ! pensa-t-il, en la voyant soulever la lourde bouillotte d'eau chaude. Il faut lui venir en aide.

Il voulut prendre la bouillotte des mains de Lucy ; celle-ci fit un brusque mouvement, lâcha prise trop tôt, et l'eau bouillante vint échauder la main gauche de George. Il ne put retenir une exclamation de douleur, il chancela et tomba sur une chaise.

— George, cria Lucy terrifiée, parlez-moi, George !

Il voulut lui parler, mais la souffrance était encore trop vive : il lui sourit doucement.

— Vite, s'écria mistress Gray, l'huile, le beurre et la pièce de mousseline qui sont dans le buffet. Vite ! déjà Lucy entourait de compresses la pauvre main brûlée, avec des soins maternels.

— Merci, dit Willon à voix basse, quand Lucy se releva. Il eût désiré voir son regard, mais la jeune fille détournait la tête, car de grosses larmes inondaient ses jours !

— Miss Norton, dit-il quelques minutes plus tard, vous voilà seule valide maintenant, comment allez-vous pouvoir vous en tirer ?

Elle ne répondit pas, mais doucement se mit à préparer le repas ; ce fut elle qui apporta à Willon sa pipe toute bourrée ; ce fut elle qui le servit, et ce furent ses fins doigts blancs qui se chargèrent de renouveler les compresses !

Miss Norton évitait les yeux de George Willon, et George Willon, loin d'en être blessé, sentait croître en son cœur un espoir que depuis longtemps il n'avait pas ressenti.

Le lendemain soir, délivrés par le dégel, Lucy et George s'asseyèrent à la table du château de Lysan. Quand ils eurent raconté à leurs hôtes tous les détails de leur aventure, George se tourna vers Lucy :

— Miss Norton, avez-vous demandé à Lord Corrie, pour quelle raison il a bien voulu m'inviter ?

— Non, dit-elle en rougissant beaucoup.

Un sourire entr'ouvrit des lèvres de Willon ; il étendit la main vers une coupe de cristal :

— Miss Norton, désirez-vous des pickles ?

— Oui, merci.

— Les aimez-vous ?

— Hum ! je n'en suis pas... très sûre !

Ce dont elle était très sûre lorsque, huit jours après, elle quitta le château de Lysan, c'est qu'elle éprouvait pour l'homme énergique et bon dont elle avait failli méconnaître les rares qualités, un amour mêlé de reconnaissance. Il aurait fait beau voir alors qu'un impertinent s'étonnât des fiançailles d'une jeune aristocrate avec un riche négociant ; Miss Norton eût répondu qu'aucune noblesse n'est supérieure à celle du travail, et qu'au surplus les pickles n'empêchent pas le bonheur.

ON S'EMBRASSE

La vie, comme dit ma cuisinière, est une tartine qui n'a de confiture que d'un côté. On la trouve mauvaise ou bonne, suivant que l'on tombe sur le pain sec ou sur la friandise.

Ainsi, les fêtes du Premier de l'An, que nous venons de traverser, ont beaucoup ennuyé les uns, tandis qu'elles ont été bénies par les autres. Les enfants sautent de joie en voyant arriver les sacs de bonbons, et ceux qui les ont adressés à leurs mamans trouvent

peut-être exagéré de dépenser un dollar de sucreries pour avoir accepté, dans l'année, un dîner.

De même, la coutume de s'embrasser à l'occasion de la nouvelle année paraît une privauté charmante à ceux-ci, une corvée pénible à ceux-là.

La cousine Hermangarde, qui ne se console point dans son cœur affectueux, d'avoir coiffé sainte Catherine, ne se tient pas de joie à l'idée d'être bécotée. Et, d'autre part, on est obligé de menacer Bébé d'une fessée pour le décider à se laisser embrasser par sa grand'tante, sans crier que ça pique comme la barbe à papa !

Mais les jeunes personnes que doit révolter cette coutume familière, ce sont les demoiselles des téléphones allemands, si nous en croyons un procès qui vient d'être jugé.

Tout comme leurs collègues de France, ces demoiselles mettent à donner les communications plus de temps qu'il n'en faudrait à l'abonné pour aller en personne voir son correspondant et rentrer ensuite sans se presser, en marchant en route quelques achats pour le dîner.

Il y a des abonnés que cela exaspère ; il y en a d'autres qui essaient d'obtenir plus de rapidité des demoiselles du téléphone à l'aide d'aimables promesses.

Tel était le cas du fondé de pouvoirs d'une banque de Bochum, lequel avait pris l'habitude de dire aux employés, en leur demandant un autre abonné :

— Si vous me donnez la communication tout de suite, mademoiselle, je vous embrasserai !

Une des téléphonistes, s'estimant aussi gravement offensée que si elle eût été embrassée effectivement, porta plainte et le tribunal de Bochum condamna bel et bien le banquier à 50 marks d'amende par baiser téléphoné.

Comme il y avait eu sept de ces outrages, le coupable devra payer 350 marks.

C'est bien fait !... Seulement, pour être justes, les juges allemands auraient dû ajouter que la peine serait purgée dans les mêmes conditions que le délit avait été commis.

Puisque la plaignante est aussi vivement impressionnée par un baiser donné au bout d'un fil de plusieurs milles que si elle le recevait sur la joue, le condamné aurait dû être autorisé à lui payer l'amende par téléphone.

Désormais, à chaque communication, en priant l'employée de se presser, il lui dirait, non plus : *Je vous embrasse*, mais : *Je vous verse dix marks d'acompte*. — La demoiselle devrait considérer qu'elle a eu la satisfaction d'empocher l'argent, comme elle avait estimé qu'elle avait eu le désagrément d'être embrassée.

* *

S'il y a des gens que cela ennuie de recevoir un baiser, il ne faudrait pas croire que ça fasse plaisir à tout le monde de le donner.

C'est ce que vient de mettre en lumière une enquête récente des journaux américains.

Il y a quelque temps, un maire de New-York, ayant à prononcer un mariage, avait été pris d'un accès soudain de galanterie.

La mariée qui se présentait devant lui était-elle exceptionnellement jolie ? Ou le brave officier municipal sortait-il d'un déjeuner trop largement arrosé, qu'il lui avait mis en tête des idées folichonnes ?

Toujours est-il qu'après avoir prononcé le mariage, il s'approcha de la jeune femme et, à la barbe de son époux, lui appliqua sur la joue une bouche en envenant de poule en disant :

— Voici le sceau de l'administration !

L'anecdote fut racontée ; les commentaires allèrent leur train : si bien qu'un journal eut l'idée de demander aux autres maires des Etats-Unis leur opinion sur l'addition faite par leur collègue au cérémonial ordinaire du mariage.

Les réponses furent loin de s'accorder.

Les uns, parmi ces officiers de l'état civil, trouvèrent que c'était une coutume charmante et déclarèrent avec enthousiasme qu'ils l'adopteraient volontiers. C'étaient sans doute de jeunes maires, et dont les administrés étaient en général d'avenantes personnes.

Les autres proclamaient une pareille familiarité absolument incompatible avec la dignité de leurs fonctions. — C'étaient ceux qui exerçaient dans des villes où les femmes étaient laides, et ceux qui craignaient de se faire arracher les yeux par leurs épouses.

Celui-ci, qui avait des préjugés de couleur, faisait des restrictions. Il se résignait à embrasser les blanches ; mais il s'indignait à la pensée de toucher de ses lèvres la peau d'une négresse. — Quant aux méritées, il prenait sans doute un moyen terme : Il autorisait le garçon de bureau à les embrasser ?

Celui-là, enfin, estimait prudemment que la question était trop grave pour pouvoir se résoudre d'une façon générale, affirmativement ou négativement. Il se réservait de la trancher, dans un sens ou dans l'autre, d'après les circonstances et l'inspiration du moment — autrement dit, sans doute, la figure de la mariée et l'air plus ou moins commode du marié.

Il me semble que le journal aurait pu demander aussi leur avis aux jeunes mariées, qui sont aussi bien intéressées dans la question. Il ne suffit pas qu'un baiser fasse plaisir à la personne qui le donne : encore faut-il qu'il ne soit pas désagréable à la personne qui le reçoit.

Il y a même eu cette année, aux États-Unis, une application célèbre de ce principe.

Lorsque l'amiral Dewey, le vainqueur de Manille, arriva à New-York, on délégua pour l'embrasser, au nom de ses compatriotes, la plus jolie des New-Yorkaises. Or, l'amiral, qui n'aime point les effusions polies, mais énergiquement, la jeune fille de rester tranquille et de ne point lui sauter au cou.

Il est vrai qu'il se méfiait peut-être d'une mésaventure semblable à celle arrivée peu de temps auparavant au lieutenant Hobson, le héros de Santiago, où il coula son navire, le Merrimac, dans la passe, pour empêcher l'escadre espagnole de sortir.

Comme cet officier achevait, à Chicago, une conférence sur son célèbre fait d'armes, les deux filles du gouverneur de la Caroline du Nord, électrisées par une patriotique admiration, gravirent les degrés de l'estrade sans même attendre la fin de la séance et embrassèrent l'orateur.

Le lieutenant Hobson, très touché, leur rendit leur baiser aux applaudissements de l'assistance.

Mais les autres dames présentes ne voulurent pas se montrer moins enthousiastes. Elles se précipitèrent à l'assaut de l'infortuné héros, et il eût sans doute péri étouffé sans l'intervention de la police. Un service d'ordre fut organisé ; et c'est entre deux haies de polices qui défilèrent les admiratrices du lieutenant du Merrimac. Il ne dut pas en embrasser moins de cent soixante-cinq ce jour-là !

Il est vrai que c'était un héros ! ... Si le maire de New-York qui a inauguré le baiser officiel sur la joue de la mariée s'était souvenu de cette anecdote, et s'il avait songé qu'un jour il pourrait être obligé de battre ce record-là, il aurait peut-être regardé à deux fois avant d'entrer dans une voie si fatigante !

XANROF.

LE SOURIRE

Qu'il est mystérieux, mais parfait, le mécanisme qui transmet les émotions de l'âme à la figure et les y peint avec plus de rapidité et de précision que le pinceau le plus habile !

De tous les traits du visage, sauf les yeux peut-être, les lèvres se prêtent le plus facilement à l'interprétation des sentiments qui agitent notre être.

Le rire et le sourire sont loin d'être synonymes et sont provoqués par des causes souvent bien différentes. Le rire est bruyant, le sourire est paisible. Le rire est semblable au vent qui remue puissamment les vagues de la mer ; le sourire, à la brise qui en ride légèrement la surface.

Il y a deux sortes de rire : le rire spontané, le ha ! ha ! si contagieux, qui vient du cœur et qui indique un caractère bon et jovial, et le rire réfléchi, le hi ! hi ! qui n'a rien de franc ni de joyeux.

LES GRANDES LANGUES EUROPEENNES



Extrait de l'Almanach du Drapeau

Le sourire a beaucoup plus de nuances d'expression. Il exprime, entre autres sentiments, la joie, le contentement, la reconnaissance, le mépris, le dédain, le sarcasme, la douleur même, car le sourire est parfois plus pathétique que les larmes.

En tout temps, à tout âge, le sourire qui vient d'un bon cœur est plein de charme et comme un rayon de soleil, illumine le sentier sombre de la vie.

Un sourire : et la paix et la joie rentrent au foyer domestique où régnait la discorde. Un sourire : et l'ami qui vous avait offensé sait que vous lui avez pardonné : un sourire : et le pauvre qui vous tend la main comprend qu'il a votre sympathie avec votre amène. Le premier sourire, avec quelle impatience on l'attend ! Quelle joie il cause au sein de la famille. L'enfant sourit, et l'heureuse mère oublie à l'instant ses peines et ses fatigues, ce premier sourire en est la récompense. Le dernier sourire, adieu suprême d'un être aimé que la mort nous enlève, comme nous en chérissons la mémoire !

Plus efficace que le meilleur cosmétique, le sourire embellit la figure la moins attrayante. Quant au rire, les médecins nous assurent qu'il n'est rien de tel pour la santé. Voulez-vous vivre longtemps, riez souvent et de manière à secouer tout votre être.

Ne soyons donc pas avares de nos sourires puisqu'ils

répandent la joie autour de nous, et que nous en recevons du bien nous-mêmes.

LOUISA KING.

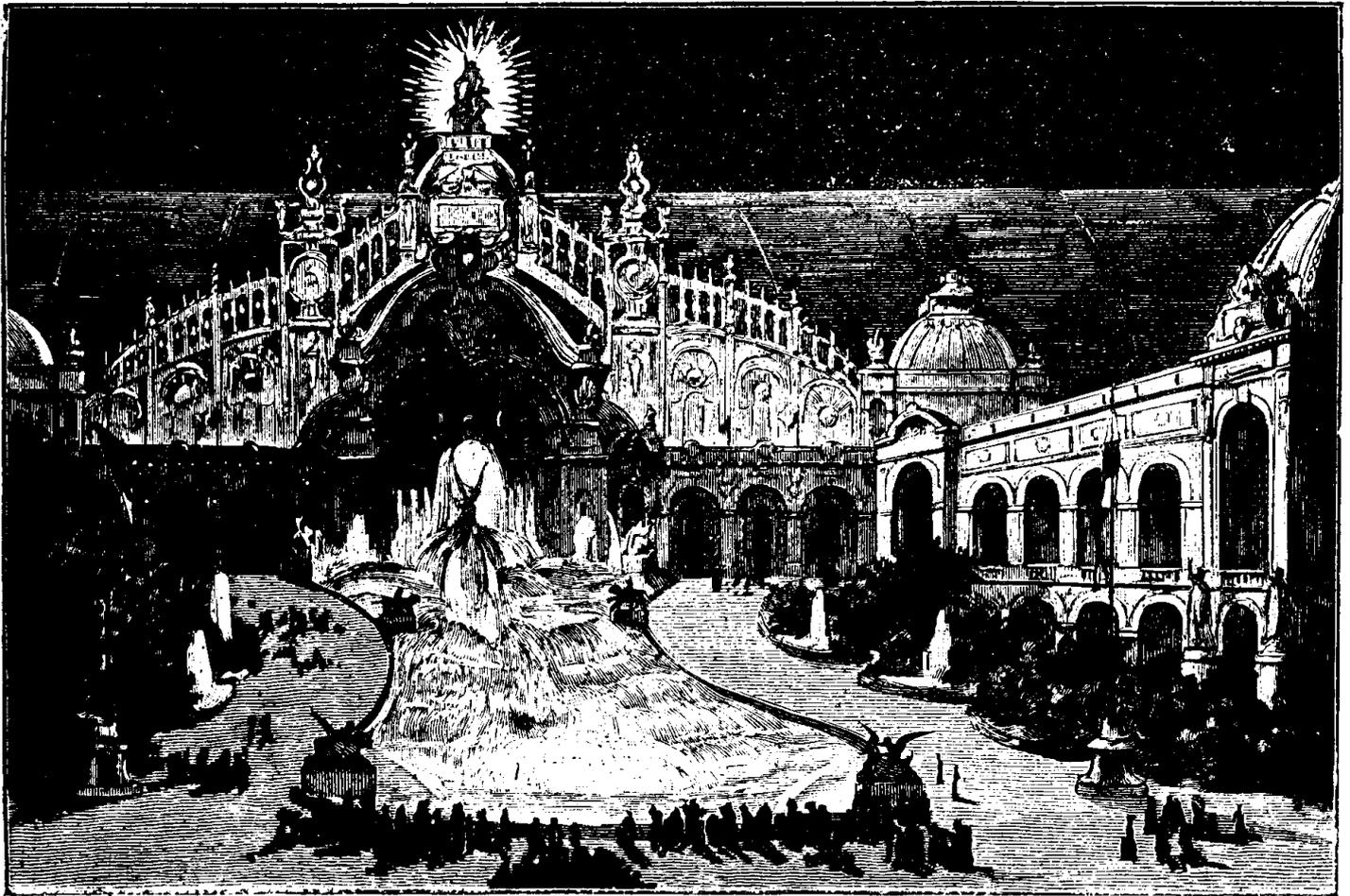
Montréal, janvier 1900.

PETITE POSTE

Une Lectrice fidèle, Saint-Henri, Montréal. — Nous prions Une Lectrice fidèle de vouloir bien se rappeler ce que nous avons tant de fois dit : si nos collaborateurs peuvent prendre le nom de plume qui leur convient, il faut toujours qu'ils nous donnent leur nom, leur adresse. Il faut aussi que tout manuscrit envoyé à un journal quelconque — le nôtre comme les autres — ne soit écrit que sur une seule face du papier, et non des deux côtés. — Comment pouvons-nous présenter nos observations si nous n'avons pas l'adresse de la personne qui nous écrit ?

Qu'Une Lectrice fidèle nous envoie son nom et son adresse : nous nous ferons un plaisir de lui répondre.

On acquiert de l'esprit en osant se servir de celui qu'on a. — Comtesse DIANE.



Palais de l'Electricité



L'EXPOSITION DE PARIS.—Le palais des Nations Etrangères sur les quais de la Seine



Un campement de Natal : Boers faisant sécher de la viande au soleil



LA GUERRE.—Exode des Anglais de Johannesburg au Cap

POUR NOS ÉLÉGANTES

CE QUI VIENT DE PARAÎTRE

Voici le moment des bals et des soirées et il n'est pas inutile de renseigner jeunes femmes et jeunes filles, relativement aux coiffures, aux robes et aux sorties de bal, qui se portent et se porteront. Nous commençons par les coiffures en appelant l'attention sur la façon dont les cheveux sont ramenés en avant. En effet, la mode actuelle affirme sa tendance à garnir le front et les tempes en dégagant bien la nuque. La coiffure représentée par notre premier dessin, sera donc composée de trois parties distinctes. Les bandeaux, à grosses ondulations imitant trois marteaux en travers, tels qu'on les portait sous Louis XVI. Les cheveux derrière ondulés très finement à ondulations neige.



Enfin le chignon, pour lequel on réunira tous les cheveux, ce qui reste des bandeaux et la masse derrière, pour former une torsade légère, soufflée, se tenant bien droite. Au milieu entre les bandeaux on disposera une mèche, à laquelle on donnera un léger pli de frisure, très léger, de façon à la soufler un peu sans qu'elle perde son brillant. Les fleurs posées sur le bandeau gauche, descendent jusque sur le front. Ceci est tout à fait nouveau et donne beau coup de relief à certaines physionomies.



La coiffure de jeune fille, représentée par notre deuxième dessin, est plus simple. C'est la coiffure basse très en faveur pour le bal. Devant et au bas de la nuque, les cheveux sont tordus et attachés par des peignes d'écaïlle. L'arrangement des chaînettes de perles ou de pierres précieuses est pure Renaissance italienne. Ces bijoux entourent la tête et retiennent en même temps de grosses roses de mousseline extrêmement légère. Cette coiffure convient particulièrement aux figures régulières. Nous donnons, comme on peut le voir, la haute nouveauté, mais la nouveauté qui se porte réellement et nos aimables lectrices peuvent se coiffer ainsi sans craindre d'être trop en avance sur la mode qui du reste change très rapidement.



Notre troisième figurine donne une magnifique toilette de crêpe blanc entièrement froncée, sauf dans le bas où la jupe se termine en deux volants, bordés de zibeline. Les broderies coupant trois fois le tablier sont en dentelle ajourée et rebrodée de jais blanc, très en relief. Les manches sont en tulle blanc, comme le nœud du corsage, celui des cheveux et la longue écharpe de la taille. Autour du corsage et



en épaulettes, dentelle brodée de jais blanc. Cette jolie robe peut-être imitée en matériaux bon marché et elle sera d'un effet certain.



Par notre quatrième figurine, nous représentons une robe de bal, en tulle, ornée d'applications de dentelle et de ruches disposées d'une façon charmante. Cette robe est froncée derrière et devant jusqu'à la partie du milieu devant, formant une sorte de petit tablier. Le corsage est également froncé des côtés de devant et derrière. Le décolleté très tombant des épaules se porte beaucoup. Pour retenir la robe, on ajoute un velours noir semblable à la petite ceinture étroite ou un ruban de satin, à moins qu'on préfère un cordon de perles ou des pierreries montées à jour. Nous appelons l'attention sur une heureuse innovation, consistant en une écharpe de tulle serrant le haut du gant comme un brassard. C'est léger et mignon à condition que la danseuse ne remue pas trop.

Comme sortie de théâtre et de bal, nous avons vu des merveilles et il faudrait des volumes pour les décrire. Toujours le mélange de mousseline de soie et de fourrure. L'hiver dernier on doublait de mousseline de soie, cette année on double de préférence de fourrure souple et on met la mousseline sur les vêtements. On peut voir No 5 une sortie de théâtre en panne vert sabbat doublée de vison. Le dessus est recouvert d'un immense fichu drapé de mousseline bleutée, avec large bande de vison enserrant les épaules. Le grand col de panne est bordé d'un boa qui retombe jusqu'au bas des pans de mousseline de soie. Ce manteau se ferme par une agrafe artistique en or émaillé, enrichie de perles, de turquoises et d'émeraudes. Ce vêtement a grand air.

Voici pour finir, dessin 6, une sortie de bal entièrement en mousseline de soie, froncée en empiècement. Au bord de l'empiècement, large bande de fourrure et volant de mousseline. Le petit capuchon est monté froncé à l'encolure. Maintenant, si vous désirez connaître le dernier cri, regardez notre dessin. Vous verrez un grand nœud de tulle noire tout plissé qui semble fermer la petite sortie de bal. Pour compléter l'ensemble on ajoute des choux de même tulle noir au petit capuchon. Ce tulle noir sur du blanc ou du clair est le grand succès du jour. Usez-en pendant qu'il est à la mode, car la roue tourne vite. Le temps n'est plus où les modes d'raient toute l'année.

Case DE VALRESSON.

MONDANITÉS

Un homme jeune ou vieux, qui aurait à écrire à un de ses collègues, ne commencerait pas sa lettre en mettant simplement en vedette le nom de ce collègue, par exemple : "Bertrand," tout court. S'ils sont intimes, il écrira : "Mon cher Bertrand." Si non : "Mon cher collègue." C'est la seule formule polie à employer. "Mon cher monsieur," ou "Cher monsieur," n'est pas ici en situation.

* * * *

Il est, en effet, aimable de demander, à la personne qui vous débite un "compliment," de vous laisser la copie de cette pièce, de vers ou de prose.

On témoigne ainsi du plaisir qu'on a éprouvé, du désir qu'on a de conserver le souvenir des paroles

bienveillantes ou flatteuses qui ont été prononcées à votre adresse.

* * * *

Lorsqu'on reçoit, en visite, un député ou un conseiller général, soit électeur, on doit trouver tout seul, les phrases sincères qu'on veut lui adresser.

Une jeune fille rencontrant une dame plus âgée qu'elle, ne demande pas : "Comment allez-vous ?" mais : "Votre santé est-elle bonne ?"—A un homme qui s'informe de sa santé, elle répond : "Je vais bien, je vous remercie."

Lorsqu'une jeune fille écrit à une religieuse, elle s'exprime selon les usages de l'ordre : "Madame et Chère mère," ou "Madame la Supérieure," ou "Ma Mère," "Ma Révérende Mère," "Ma Sœur," "Madame et très chère Sœur," etc. Tout dépend, je le répète, des coutumes de l'ordre. On adresse toujours les lettres à "Madame..." "Madame sœur Marie des Anges."

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

BRONZAGE DU FER, DE L'ACIER ET DU CUIVRE

Larcher vient d'indiquer un procédé bien simple et à la portée de tous, pour donner au fer, à l'acier ou au cuivre l'aspect du bronze.

On enduit tout d'abord de vaseline la surface de l'objet à bronzer, puis on le porte au rouge sur un fourneau, en laissant chacune de ses faces en contact avec la chaleur jusqu'à ce qu'on ait obtenu la teinte désirée. Si la matière grasse est détruite avant production de l'effet cherché, il suffit d'enduire à nouveau de vaseline et de recommencer la chauffe. On laisse ensuite refroidir l'objet et on le frotte avec de la vaseline, afin d'enlever les matières charbonneuses et de donner du brillant.

Si l'on chauffe convenablement, la teinte obtenue est exactement celle des canons de fusils, fourreaux de baïonnettes, etc. Elle est probablement due à une oxydation superficielle du métal qui se trouve préservé alors de l'oxydation ordinaire.

Ce bronzage dure très longtemps et peut être donné, à défaut de vaseline, par l'emploi du suif ou de l'huile minérale ; mais le résultat est moins bon.

LES CHEMINS DE FER A LA FIN DE NOTRE SIÈCLE

La longueur totale des voies de chemin de fer construites dans le monde entier s'élève à 490,000 milles ! Si toutes ces voies étaient mises bout à bout, elles pourraient faire vingt fois le tour de la terre ! ou encore se rendre à la lune et en revenir !

Sur cette immense longueur, les Etats-Unis possèdent 184,278 milles ; vient ensuite l'Allemagne, 29,880 milles ; puis la France, 27,673 milles ; la Russie, avec 25,003 ; si l'on joint au réseau russe les voies du Transcaspien et du Trans-Sibérien, la Russie vient à la troisième avec une longueur de voie de 28,302 milles.

Après la France et la Russie viennent l'Angleterre et l'Irlande, 21,390 milles ; l'Inde Anglaise, 21,000 milles ; l'Autriche-Hongrie, 20,908 milles ; le Canada, 16,684 milles ; l'Italie, 9,714 milles, et la République Argentine avec 9,422 milles. C'est la Belgique qui, si l'on compare la longueur des voies au territoire de chaque pays, possède le plus de chemins de fer.

La moitié des voies de chemin de fer du monde entier se trouve sur le continent américain. Aux Etats-Unis seulement, on compte 86,234 locomotives et 1,326,174 wagons ; en 1898, les diverses compagnies ont transporté 501,066,681 voyageurs, ce qui égale la moitié de la population du globe, et 879,006,307 tonnes de marchandises. Dans cette même année, et sur le nombre énorme de voyageurs que nous venons de citer, il n'y eut que 6,889 personnes tuées et 40,888 blessées ; ce qui fait un mort sur 73,000 voyageurs et un blessé sur 12,284.

Cependant, les chiffres deviennent beaucoup plus inquiétants pour les employés de chemins de fer : un employé est tué sur 445, et un est blessé sur 28.

U
Par
derr
falsi
de c
leur
C
à fal
glaci
était
Ces
étra
II
trom
par
si gr
s'y le
mou
acqu
brill
prix
Av
oufs
vert-
form
qu'il
la pe
Te
pend
sée d
On
les m
Un
ou la
bien
peine
L'o
longu
natur
reste,
Voi
du po

UN FAUSSAIRE... EN ŒUFS

Un faussaire d'un nouveau genre a été signalé à Paris, il y a quelque temps. Les œufs sont bien la dernière chose qu'on pourrait supposer pouvoir être falsifiée, mais, il faut se souvenir aussi que beaucoup de collectionneurs paient de hauts prix pour enrichir leurs musées d'œufs d'oiseaux rares.

C'est ainsi que l'individu en question était parvenu à fabriquer des œufs de pingouin, oiseau des régions glaciales des pôles, et ce, avec une telle habileté, qu'il était impossible de les distinguer des œufs véritables. Ces œufs étaient destinés à enrichir une collection étrangère !

Il n'est pas si difficile qu'on pourrait le penser de tromper même des connaisseurs en cette matière, car parmi les différentes espèces d'œufs réels, il existe un si grand nombre de variétés que les plus expérimentés s'y laissent prendre. C'est ainsi que les œufs du gobe-mouche commun, qui sont très bon marché, peuvent acquérir, par un traitement chimique, une couleur brillante bleue ou verte, et sont ensuite vendus à des prix très élevés comme étant des œufs de "silk tail."

Avec des œufs de canard ordinaire, on a fait des œufs de faucon, après leur avoir donné une teinte vert-argenté. Les œufs de pigeon étaient aussi transformés en œufs d'oiseaux rares. Les œufs de rossignol, qu'il est très difficile de se procurer, étaient imités à la perfection en colorant des œufs d'alouette.

Telle était l'industrie de ce faussaire étrange qui, pendant longtemps, était aide-collectionneur d'un musée d'histoire naturelle de province.

LES MÉTAUX PRÉCIEUX

On se figure généralement que l'or et l'argent sont les métaux les plus précieux. C'est une grave erreur. Une foule de métaux existent qui, par leur rareté, ou la difficulté qu'on a à se les procurer, laissent de bien loin en valeur, le "métal jaune qui cause nos peines !"

L'or n'arrive que que le 27^{me} en valeur dans cette longue liste de métaux précieux que nous fournit la nature et dont la chimie augmente chaque jour, du reste, la longue énumération !

Voici les principaux, avec leur prix par livre "avoir du poids" :

1. Le Gallium qui coûte par livre	\$68,600.00
2. Le Vanadium	10,780.00
3. Le Rubidium	9,800.00
4. Le Thorium	8,330.00
5. Le Glucinium	5,800.00
6. Le Calcium	4,900.00
7. Le Lanthanum	4,900.00
8. Le Lithium	4,900.00
9. L'Indium	4,410.00
10. Le Tantalum	4,410.00
11. L'Yttrium	4,410.00
12. Le Didymium	4,410.00
13. Le Strontium	4,200.00
14. L'Arium	3,675.00
15. L'Erbium	3,675.00
16. Le Ruthenium	2,695.00
17. Le Niobium	2,450.00
18. Le Rhodium	2,450.00
19. Le Barium	1,960.00
20. Le Titaniu	1,102.00
21. Le Zirconium	1,040.00
22. L'Osmium	1,040.00
23. L'Uranium	980.00
24. Le Palladium	560.00
25. Le Tellurium	490.00
26. Le Chromium	490.00
27. L'Or	300.00
28. Le Molybdenum	245.00
29. Le Platinu	144.00
30. Le Thallium	122.50
31. L'Iridium	112.00
32. Le Tungsten	36.00
33. Le Potassium	28.00
34. Le Selenium	18.00
35. Le Cobalt	8.00
36. Le Magnesium	4.50
37. Le Bismuth	2.75
38. Le Sodium	2.50
39. Le Cadmium	1.30
40. Le Manganèse	1.10
41. L'Arsenic	.40
42. L'Aluminium	.34

L'HIVER REVIENT

COMPOSITION SANS O, SANS B ET SANS C

*L'hiver revient : déjà dans la nature,
Il fait sentir vivement sa rigueur ;
Dans les jardins il n'est plus de verdure ;
La terre en deuil a perdu sa rigueur.*

*L'hiver revient, et la dernière feuille
Est enlevée aux sveltes peupliers ;
Le vert sapin qui, lentement, s'effeuille,
Garde, lui seul, les attraits printaniers.*

*L'hiver revient : adieu le pur ramage
De la fauvette et des tendres ramiers ;
Il est fini, leur ravissant langage ;
Plus de musique au milieu des huiliers.*

*L'hiver revient ; il aggrave la gêne
Dans les taudis du pauvre miséreux,
Et les autans, à la piquante haleine,
Paraissent durs dans les âtres sans feux !*

*L'hiver revient ; âpre et plein de rudesse,
En flétrissant la ramure et les fleurs,
Il fane aussi la gaîté, l'allégresse ;
Ava indignés, qu'il fait verser de pleurs !*

*L'hiver revient ; ayez, grands de la terre,
La fierté d'être humains et généreux ;
Venez en aide à l'affreux misère ;
Ayez, ayez pitié des malheureux !*

UN IRLANDAIS.

THÉÂTRES

MONUMENT NATIONAL

L'Escamoteur a remporté un succès sans précédent, M. Dubreuil, a été admirable, Mme Chardelaine et Mlle Reid ont mérité les applaudissements répétés de l'auditoire qui était aussi nombreux que possible. De fait, tous les acteurs se sont surpassés et cette soirée comptera parmi les meilleures que nous aurons entendues aux soirées de famille. Le mélodrame nous paraît plaire au public et nous suggérons à la direction d'en donner aussi souvent que possible.

Pour jeudi le 25 janvier, on met à l'affiche *Les Avocats*, une superbe comédie en trois actes par Dumanoir et Clairville. On nous fait les plus grands éloges de cette pièce et nous souhaitons qu'un public aussi nombreux que celui qui assistait à la soirée de jeudi dernier, soit présent à cette représentation qui fera probablement époque.

Ne ménageons pas notre encouragement à cette œuvre nationale. Sachons reconnaître les efforts heureux de nos artistes en nous portant en aussi grand nombre que possible à ces soirées qui ont un véritable cachet de distinction et de moralité.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

La mise en scène de *The Great Ruby* que l'on joue cette semaine à ce théâtre, est, dit-on, supérieure à tout ce qu'on a vu encore sur la scène américaine. Tout New-York en parlait, durant la saison de vingt-cinq semaines de cette pièce, pendant laquelle, *The Great Ruby* est restée à l'affiche, au Théâtre Daly.

On verra l'ascension d'un ballon énorme, au quatrième acte.

C'est le plus difficile tour de force que les machinistes de la scène aient encore pu obtenir. Deux hommes font l'ascension, et ils se battent en duel dans les nuages. C'est d'un réalisme et d'une perfection parfaite, absolue.

Cette pièce, dont on dit beaucoup de bien, ne peut manquer de faire salle comble tous les soirs de cette semaine.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dolphis Fournier, 297, avenue Papineau ; Mlle A. William, 531, rue Saint-Laurent ; Mlle Albertine Brosseau, 361, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; R. Beauregard, 379, rue Lagachetière.

Québec.—Mlle B. Plamondon, 33, rue Lachevrotière, faubourg Saint-Jean.

Sorel.—Alfred Lussier.

Stanford.—C.-O. Talbot.

Woonsocket, R.-I.—R.-E. Préfontaine, 62, rue Still.

Saint-Hyacinthe.—Alphonse-J. L...

Fraserville.—G.-A. Binet.

Moosup, Conn.—Mlle M.-L. Michaud.

Valleyfield.—Mme Théodore Bélanger.

CONSEILS PRATIQUES

Pour les gants.—L'extrémité des doigts des gants clairs noircit après de fréquents nettoyages ; on leur rendra leur teinte primitive en ajoutant un peu de talc, à une petite quantité de neufaline. Voici comment il faut procéder :

On verse dans un récipient un demi-verre de neufaine ; on y ajoute une demi-cuillerée à café de talc en poudre ; on imbibe de ce liquide un petit chiffon blanc, les gants que l'on veut nettoyer, et qui sont bien tendus. On essuie longtemps, avec une serviette un peu épaisse et rude, jusqu'à ce que la couleur primitive ait reparu.

JEUX ET AMUSEMENTS

ANAGRAMME

Je suis un fruit du midi ;
Mêlez, de Socrate ami.

COMBLE

Quel est le comble de l'élégance pour un chasseur

ÉNIGME

Lecteur, tu me connais et, sans que tu t'en doutes,
Plus d'une fois déjà j'ai causé ton effroi ;
Je sais certainement combien tu me redoutes,
Mais le sort est jeté, tu dois subir la loi.
Oh ! va, résigne-toi, car bien d'autres désirent
Ce qui s'en vient causer ton trouble et ta frayeur,
Et ce triste inconnu, vers lequel ils aspirent,
C'est moi, tu l'as pensé, n'est-ce pas, cher lecteur ?

COQUILLES AMUSANTES

- 1.—Les ciseaux coupent sans les lois.
- 2.—Ce juriconsulte vient d'acheter un litre de pois.
- 3.—J'ai retardé cette petite fête avec une soupe.
- 4.—Le sucre gâte les pommes.
- 5.—On ne peut pas ranger son bateau et le farder.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 830

Surprise.—Sancerre.
Problème chiffré.—Un homme doit savoir brave l'opinion, une femme s'y soumettre.
Charade.—Fou-lard.

GRAVURE-DEVINETTE



Vous n'avez pas de numéro ? je vous arrête !—Où est l'agent de police ?

HISTOIRE NATURELLE

L'enfance de l'ours

Vous n'avez peut-être jamais vu de jeunes ours au moment de leur naissance : ils sont alors bien curieux à cause même de leur petitesse. On les loge sans peine dans une poche de veston et à vingt jours ils ne pèsent pas encore un kilogramme. Quand ils commencent à quitter le nid avec leur mère, pour être initiés aux joies de la promenade, ils ne pèsent guère plus de deux kilos, et ils ont encore une apparence bien chétive à côté des proportions massives de leur manan. Mais si vous pouviez vous en procurer à ce moment et suivre leur croissance, vous vous apercevriez qu'ils regagnent bien vite le temps perdu, et votre élève vous inquiéterait bientôt par ses proportions.

L'intelligence des singes

On ne songe guère à utiliser le singe pour des travaux sérieux, et cependant il pourrait être suffisamment dressé pour rendre autant de services, dans un ordre spécial de matière, que l'éléphant des Indes. La preuve en est qu'un officier de marine, M. de Grandpré, possédait jadis un chimpanzé femelle qui chauffait le four et allait chercher le cuisinier quand le feu était à point ; ce même animal montait dans les vergues, prenait des ris, etc. Un chimpanzé qui vivait autrefois à Sierra-Leone allait avec une pièce de monnaie et un pot chez le marchand de vin, et il ne donnait sa pièce que quand on lui avait complètement rempli son pot.

Comment on dénomme le chant des oiseaux ou le cri des animaux

Parmi les oiseaux : la linotte, l'hirondelle, le roitelet gazouillent ; le merle, le loriot, le courlis sifflent ; l'aigle trompette, l'alouette tire-lire, la caille nasille, le hibou et la chouette huent, la cigogne craquette, la grue craque, la colombe et le ramier gémissent, la grive gazouille et grigotte, la mésange titine, le milan huit, l'orfraie hurle, le paon crieaille, la perdrix cocobe, le perroquet case, la poule glousse, les petits poulets piaulent, la pie jacasse, le geai cajole, le pinson fringotte, la tourterelle roucoule, le coq coqueline et le dindon glougloute, le rossignol et la fauvette chantent.

Parmi les insectes : l'abeille, le hanneton et la mouche bourdonnent, la cigale frissonne et le grillon grésillonne.

Parmi les mammifères : le cheval hennit, l'âne domestique brait, mais l'âne sauvage brame comme le cerf, le bœuf mugit, le bélier battère, le bouc mouette, le buffle souffle, le loup hurle, le renard et le tout petit chien glapissent, le chien aboie, l'éléphant baronne, le léopard miaule comme le chat, l'ours grommelle, le rat ravit, la souris chicotte et le tigre rauque ou rognonne.

Mémoire de poisson

C'est une opinion assez courante parmi les pêcheurs qu'un poisson pris une première fois ne se laisse pas aisément tromper une seconde, qu'il garde la mémoire des armoiries par lesquelles il a dû passer, et qu'il fait même part de sa cruelle expérience à ses confrères. C'est là un phénomène qui s'explique aisément par la mémoire, et M. Semon racontait dernièrement un incident bien caractéristique en la matière, qui montre même que certains poissons ont cette mémoire secondée par un don particulier d'observation. Il avait vu autour d'un navire qui le portait une bande de ces poissons curieux qu'on appelle des *Echineis remora*, et dont la particularité est de présenter à la partie supérieure de la tête une ventouse qui leur permet de s'attacher soit à la coque des navires, soit au ventre des poissons plus gros qu'eux. M. Semon voulut s'en procurer des exemplaires, et il jeta à l'eau un morceau de crabe piqué dans un hameçon : un premier remora fut aussitôt pris, mais les autres, s'étant évidemment aperçus de la capture, laissèrent ensuite jeter la ligne

bien des fois sans jamais plus y toucher. Ils demeureraient collés à la coque du bateau, regardant passer d'un œil indifférent les plus succulents qu'on leur offrait. M. Semon a renouvelé l'expérience, et, dans aucun cas, il n'a pu capturer deux remoras appartenant à une même bande. Ces poissons ont évidemment une faculté d'observation et une mémoire très développées.

Le flair des fourmis

Les fourmis ont, de tout temps, exercé la sagacité des naturalistes. On sait que leur justice est sommaire et que, lorsqu'une fourmi s'introduit dans une colonie qui n'est pas la sienne, elle y est mise à mort, sans autre forme de procès. Ces exécutions sont assez fréquentes. Mais on ne savait pas bien au juste comment les fourmis pouvaient reconnaître un individu de même espèce et cependant ne faisant pas partie de la collectivité.

Il paraît que les fourmis ont du flair et se reconnaissent simplement à l'odeur. M. Cook avait déjà observé que, si une fourmi tombait dans l'eau ou simplement touchait de l'eau, elle était ensuite infailliblement attaquée par ses semblables au retour au logis. Il en avait conclu que le contact avec l'eau faisait perdre aux fourmis la propriété spéciale qui leur permettait de se reconnaître. M. Forel avait confirmé cette hypothèse en montrant que l'on peut mettre en présence, sans incident, des fourmis de nids différents, à la condition de leur couper les antennes. Or, les antennes sont les organes olfactifs. Donc, les fourmis se reconnaissent par leur organe olfactif.

Est-ce bien certain ? Un naturaliste allemand, M. Albrecht Bethé, a écrasé des fourmis, et avec le résidu liquide ainsi obtenu, il badigeonna une fourmi. Si on introduit cette fourmi parmi les individus appartenant à son nid, elle est bien accueillie ; si on l'introduit dans un nid étranger, elle est immédiatement attaquée. Une fourmi, lavée à l'alcool à trente degrés, puis reportée dans son nid, est de même attaquée comme une étrangère ; mise à l'écart pendant vingt-quatre heures avant d'être réintégrée dans son nid, elle est, au contraire, bien accueillie.

On peut donc assez légitimement penser que c'est, en effet, l'odeur spéciale à chaque nid de fourmis qui sert de guide à ces insectes et leur permet de se reconnaître entre eux.

L'esprit des bêtes

J'ai été témoin d'un fait qui n'est pas absolument extraordinaire, mais dont aucun naturaliste n'a parlé, à ma connaissance ; je ne pense même pas qu'on ait

jusqu'à présent observé et rapporté rien d'analogue. M. de Crac affirme bien avoir rencontré un jour un sanglier aveugle qui se faisait conduire par un de ses congénères clairvoyant dont il tenait la queue entre les dents. Mais nous n'avons aucune raison d'accorder la moindre foi aux récits du légendaire chasseur, tandis que je puis affirmer avoir vu, de mes yeux vu, quatre souris qui marchaient à la queue-leu-leu, dans la même posture que les sangliers en question.

Ces souris, très jeunes, vêtues d'une robe d'un gris perle irréprochable, avaient adopté un ordre de marche assez singulier : la deuxième tenait dans sa bouche entre ses fines dents le haut de la cuisse postérieure gauche de la première, à la naissance de la queue ; la troisième en faisant autant que la deuxième et la quatrième que la troisième.

J'eus beau faire du bruit, crier, appeler d'autres personnes pour jouir du spectacle ; je dérangeai en vain les herbes qui se trouvaient sur le passage de mes quatre souris, aucune d'elles ne voulut démordre, et leur démarche ne s'accéléra pas plus que si je n'avais pas cherché à les troubler.

Leur allure était si lente qu'elles furent bien une minute à franchir un espace de quatre mètres, alors qu'une souris effrayée eût en une seconde et en trois bouds, parcouru la même distance.

Étaient-elles sourdes, ou toutes aveugles ? Aveugles, pas toutes assurément, car la première y voyait suffisamment pour éviter, par de prudents zigzags, les touffes d'herbes qui lui barraient le passage, sans compter que divers obstacles se trouvaient sur son chemin.

Autour du coffre à graines d'où mes souris étaient sorties, j'avais mis des réchauds, en effet, et en dehors de la courbe j'avais creusé un fossé pour recouvrir de terre le dessus du réchaud, que je destinai à produire des melons. Cela chauffait quelques petites vallées qu'elles franchirent lentement, sans se quitter, et elles finirent par disparaître dans un trou creusé au milieu d'une fraisière.

Si j'y avais pensé, il m'eût été facile de m'assurer si mes petits rongeurs avaient des yeux, ces organes étant d'ordinaire, chez la gent souris, très brillants. Mais je ne les apercevais pas très bien au milieu des touffes parmi lesquelles ils zigzaguaient, et d'ailleurs la singularité de leur allure m'empêchait de prêter attention à autre chose. Je ne saurais affirmer que ce que j'ai bien vu.

Au jardin Zoologique :

— Dis donc, maman ?...

— Quoi ?

— Si un canard avait du chagrin, comment qu'il ferait pour se noyer ?

L'INVITATION A LA VALSE



— Je vous en prie, chère madame, jouez-moi encore l'Invitation à la Valse, vous la jouez avec tant de brio et de talent....



Si M. Latape demandait l'Invitation à la Valse avec tant d'insistance, c'est qu'une maudite puce le mordait cruellement et qu'il avait besoin de se gratter plus à son aise.

ESSAYEZ-LE, MESDAMES

Le spécifique que nous recommandons contre toutes les affections inhérentes au beau sexe et parmi lesquelles la plus douloureuse et la plus redoutable est sans contredit le "Beau Mal" dont tant de femmes et de jeunes filles souffrent de nos jours, n'est pas un remède sans valeur, sans propriétés, un composé négatif et inconnu : il a fait ses preuves et, dans tous les cas pathologiques où il est employé, il donne des résultats merveilleux et inouïs jusqu'à ce jour. Ce remède, mesdames, est le fameux "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière. Il est employé dans tous les cas de "Beau Mal" par les médecins les plus éminents. Essayez-le ainsi que les "Female Plasters" du même docteur et vous refuserez tous les autres qui ne sont que de contrefaçons. Vous pouvez vous les procurer chez votre pharmacien ou écrire au Dr. J. LARIVIÈRE, Manville, R. I. pour avoir sa liste de questions secrètes.

ABATTEMENT

L'abattement que les femmes, les jeunes filles et les enfants, ressentent souvent après un léger exercice, une promenade de courte durée, constitue un symptôme de faiblesse du sang. On observe le même phénomène pendant la convalescence, à la suite des fièvres d'autres maladies. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard feront rapidement disparaître cette sensation pénible. Ces Pilules se vendent 50c la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle soit aux États-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la pharmacie Baridon Montréal.

GURRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature K. W. Grove's, sur chaque boîte.

UNE PANACEE

Contre les affections de la gorge et des poumons, les effets du *Baume Rhumal* sont tout simplement merveilleux.

PEUT DEVENIR GRAVE

Les personnes qui abusent de leurs forces, finissent à un moment donné par tomber malades épuisées, incapables du moindre effort. Cet état qui, à la longue, peut devenir grave, exige un traitement, d'ailleurs très facile à suivre et sans changer quoi que ce soit à son régime ni à ses occupations ordinaires. Nous voulons parler des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard expérimentées avec grand succès par les plus grands médecins du monde et qui ont pour effet de reconstituer et renforcer les personnes faibles. Ces pilules se vendent 50c la boîte, trois pour \$1.25 et seront envoyées par la malle, soit aux États-Unis ou au Canada, sur la réception du montant en s'adressant à la pharmacie Baridon Montréal.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes, avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

The Jones Umbrella "Roof"

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIB



Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY

Laxatifs.

Notre genre de vie rend les laxatifs nécessaires pour la santé. Et c'est là une très désagréable nécessité pour les personnes qui, à cause de leur attachement aux vieilles méthodes, ou parce qu'elles ne connaissent pas les nouvelles découvertes de la science médicale, font usage des anciens remèdes rudes au goût. Ceux-ci peuvent être efficaces, mais les douleurs aiguës de la colique et la forte réaction que l'on ressent après les avoir pris devraient faire penser au patient qu'il doit y avoir quelque chose de plus agréable tout en étant efficace.

Et il y a quelque chose, effectivement.

Abbey's Effervescent Salt est un laxatif doux, agréable au goût et tout à fait efficace. Non seulement il soulage immédiatement les entrailles, mais il les remet dans leur état normal et assure le bon fonctionnement de tous les organes de la digestion.

Comme laxatif, prenez une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt dans un demi-verre d'eau (non glacée.)

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine, Montréal

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

La boisson des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.



L'ALMANACH DU DRAPEAU

La librairie Fauchille vient de recevoir une deuxième consignment de cet intéressant almanach, et les admirateurs de la grande armée française qui aimeraient à se renseigner sur celle-ci feraient bien de se hâter s'ils veulent s'en procurer un exemplaire.

Le sang versé depuis cinq cents ans en Europe, la flotte française, le partage de la terre, un remarquable précis de la guerre de 1870, le plomb qu'il faut pour tuer un homme, tels sont quelques-uns des articles qui ornent ces pages. Il est nécessaire entre tous, ce petit livre qui compte 1,900 gravures et 71 cartes. Prix : 40c. En vente chez Fauchille, 1712 rue Sainte-Catherine, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

—La presse du Japon prédit une guerre avec la Russie à courte échéance.

—Dans les draps pour jupes de dames, la tendance est très accentuée pour les dessins carreautes.

—Avant de demander une fille en mariage, observez premièrement le caractère de la mère.

—Depuis que la reine Victoria est revêtue de la dignité royale elle n'a pas porté la couronne 20 fois.

—A New-York, le bas noir perd du terrain, on le veut maintenant en couleurs unies : bleu national, brun, pourpre, etc.

—Les chemise de bal sans manches, nouées par un ruban, nous intéressent à cette époque de réceptions : chemises très garnies d'entre-deux et bordées de dentelles, les entre deux placés en biais, en long, en cercle, en losanges, pour varier. Quand on veut éclaircir beaucoup la chemise on coud les entre-deux les uns auprès des autres sans les séparer par des barrettes de linge.

Sommaire de la Grande Revue du 1er janvier 1900 : Le rôle d'Henry, par Joseph Reinach ; Le pont, par Paul Adam ; Figures byzantines : l'empereur Justinien, par Charles Diehl ; La romance du temps présent, par Léon Daudet ; La dernière des muscadines, par Mary Summer ; Sieyès et le dix-huit orumaire, par Edouard Noël ; Le peintre de la vie : M. Roll, par Etienne Bricon ; L'immigration en Angleterre des juifs russes et polonais, par André Sayous.

Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

LE XXIEME SIECLE

Dans ce siècle nouveau, le Baume Rhumal guérira encore chaque jour les milliers de rhumes.

LES EXCES

Les personnes affaiblies par les maladies, le travail, les veilles ou les excès de toute nature, éprouveront une amélioration rapide et certaine en se mettant quelque temps au régime des Pilules de longue Vie du Chimiste Bonard. C'est le traitement à la fois le plus efficace et le plus économique et il offre au public la garantie précieuse et la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris. Ces Pilules se vendent à raison de 50c la boîte, trois boîtes pour \$1.25 et seront envoyées par la malle, soit aux Etats-Unis ou au Canada, sur réception du montant en s'adressant à la pharmacie Baridon, Montréal.

POURQUOI ?

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1663. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL.

ETES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie : les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et
le plus honnêtement con-
duit du pays. Confort par-
fait et à prix populaires.

LE MONDE MODERNE

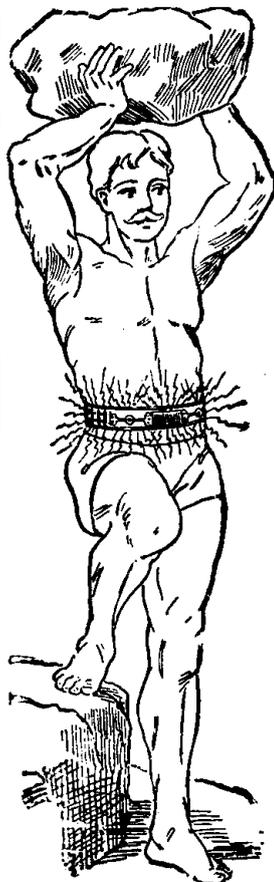
Grande Revue mensuelle
Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.
En vente à la librairie Fauchille.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
DYSPÉPSIE - ÉPUISEMENT
avec les
PILULES AN-ONIO
toniques dépuratives, reconstituantes, 2fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ANTHON DÉCART.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE

en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PÉNÉTRATION
ni avant
ni après
du
CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait d'Herbes
de YOGHURT MISO Pur
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'effi-
cacité que des Capsules qui
portent sa signature.
PARIS, Pharmacie KAUFMANN,
54, Boulevard Edgar-Qué-
not - dans toutes les bonnes Pharmacies.



NERFS
VIGOUREUX

Lorsqu'un homme s'est affaibli lui-même par des indiscretions ou des excès, la débilité se fait naturellement ressentir dans tous les organes du corps humain.

Les Drogues ne Peuvent Guérir

cet état. Elles ne font que stimuler. J'emploie l'électricité parce qu'elle reconstitue et fortifie également toutes les parties. Elle ne stimule jamais. Mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, offre la meilleure méthode d'employer l'Electricité, parce qu'on l'applique le soir durant le sommeil.

L'abondance continuelle de ce courant galvanique, si agréable et si fortifiant fait son œuvre. Au-delà de 6,000 certificats témoignant de ses mérites nous furent donnés durant l'année 1898. Une brochure expliquant tout est envoyée par la malle, cachetée et gratis, sur demande. Ou mieux venez nous consulter sans déboursés aucuns à mon bureau.

Dr. M. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau, 9 à 6. Dimanche, 11 à 1.



Hémorroïdes

N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe

Du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY

Prix 6c et \$1.00.

ESSAYEZ-LE.



Vieilles argenteries remises à neuf à prix raisonnables.

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL,

MONTREAL.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles", gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la malle, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boite 187, Montreal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame ; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES

CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Henry Morgan & Co.

Square Phillips, Montreal

La vente à bon marché se continuera jusqu'à la fin de janvier. Les mêmes **escomptes 10 et 20 pour cent** et d'autres plus élevés sont offerts. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises rendent tous commentaires inutiles. Le public est invité à voir et à juger par lui-même.

A Noter: — En plus de ces escomptes, le 5 p.c. pour achats d'une piastre ou plus, au comptant, est toujours donné.

Commandes par la malle exécutées promptement.

Echantillons envoyés sur demande.

Henry Morgan & Co, Montreal

Berceuses

Finies avec le

Vernis Martin

C'est un de nos Bargains Spéciaux du mois de Janvier—Berceuses très confortables Le fashionable fini "Vernis Martin," en vert olive ou or—très bien décorées de couleurs. Siège couvert du meilleur velours fleuri.

Prix régulier \$9.00 chacune.

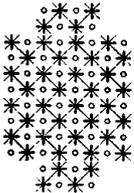
Prix de la Vente de Janvier \$4.50 chacune.

Nous n'en avons plus que 10; par conséquent, venez de bonne heure si vous voulez en avoir une.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 CRAIG, (Près Bleury)

2442 STE-CATHERINE, (Près Stanley)



Nos Lampes à Gazoline

donnent cent chandelles-lumière — plus puissantes que dix lampes à l'huile, plus blanche que l'acétylène et la lumière Auer. L'éclairage ne coûte qu'un quart de cent de l'heure — la moitié du prix de l'huile de charbon.

Nous manufacturons 20 modèles de \$5 à \$30.

Demandez nos circulaires.

Nous avons aussi

d'Excellents Type-Writers,

vous pouvez faire toute votre correspondance avec nos machines. Trois modèles à \$6.00, \$3.00 et \$1.50. envoyés par la malle sur réception du prix.

The Modern Light,

2116 Ste-Catherine, Montréal

D'ICI à La Fin de Janvier

NOTRE

Grande Vente à Réduction

Se continuera.

Nous avons encore un choix splendide d'**ETOFFES A ROBES, RUBANS, SOIES, MERCERIES, Etc.**

Aussi toutes les marchandises dont vous avez besoin chaque jour, et que vous paierez plus cher dans le mois prochain.

Venez maintenant.

Archambault Frères,

Goin Ste-Catherine et Amherst.

Au Louvre

La Vente à..... Forts Escomptes

Ne se continuera que durant le mois de Janvier.

Rappelez-vous **Deux Points Importants** au sujet de **Cette Vente Réduction.**

Le 1er: C'est que la réduction est basée sur les anciens prix.
Le 2e: C'est que les marchandises ont considérablement augmenté.

Il faudra de toute nécessité rehausser les prix sur les marchandises du printemps. A vous d'en profiter et d'acheter à bon marché des marchandises telles que:

- Nos Flanelles, Nos Etoffes à Manteaux
- Nos Etoffes à Robes Nouvelles
- Nos Soies à Robes et de Fantaisie
- Nos Modes, Nos Lainages

Qui tous ne se vendront pas aussi Bon Marché plus tard.

N. Tousignant, 295 rue St-Laurent.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleur, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

NOUVELLES A LA MAIN

—Qu'arrive-t-il à l'or lorsqu'il reste longtemps exposé à l'air ? demanda Calino à Guibollard.
—D'être volé, lui répondit celui-ci.

La maman. —J'espère que tu ne boudes pas ton père pour t'avoir donné la fessée.

Le petit Bob. —Du tout, maman, je ne m'occupe jamais de ce qui se dit ou se fait derrière mon dos.

—Pourquoi la victoire est-elle toujours représentée sous la figure d'une femme ? demanda Charles à son ami Jean.
—Tu comprendras pourquoi quand tu seras marié, lui répondit celui-ci.

Les enfants terribles :
—Mon petit garçon, a-t-on remis ma carte de visite à ton papa ?
—Cui, monsieur.
—Et qu'est-ce qu'il a dit ?
Bébé, après un instant d'hésitation.
—Je ne peux pas répéter ce qu'il a dit, parce que maman m'a défendu de jurer.

LA FILIERE

Un petit rhume, puis un gros, puis toutes sortes de misères. Le *Baume Rhymal* coupe court à tout cela.

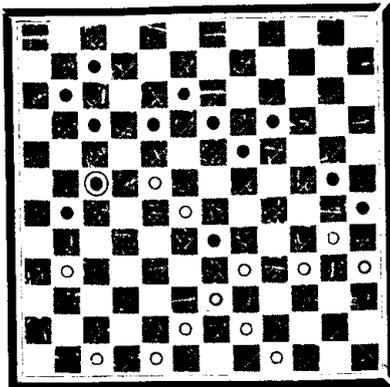
Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 241

Composé par M. T. Brunet, Montréal
Noirs—13 pièces



Blancs—13 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 240

Blancs		Noirs	
8	1	68	71
53	48	42	53
35	28	22	46
47	52	46	59
50	45	38	51
63	58	51	64
24	17	11	35
14	40	35	46
30	24	18	42
54	48	15	54
1	40	46	35
69	41	35	48
31	70	gagnent	

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance :
L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Belieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel
COIN ST-DENIS
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres.
Peintures préparées.
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs
Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.



AVANT l'emploi. APRES l'emploi.

POILS FOLLETS

Ehlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRA

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors signons, innovation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropradiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

33158
La Société Nationale de Sculpture
Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,
MERCREDI, LE 24 JANVIER 1900,
Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE
FAMEUX
CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

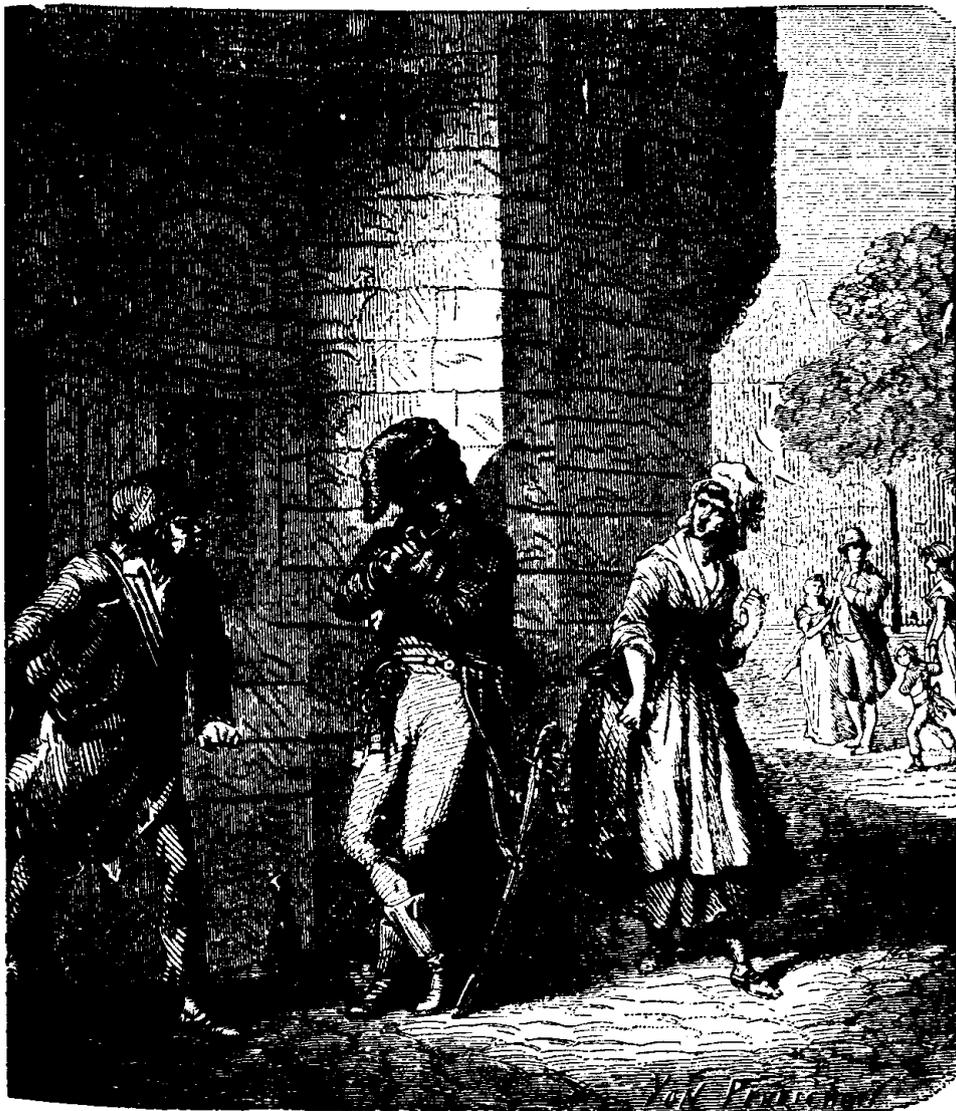
au Canada, sans exception

CIRCULATION

66,638

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



C'était bien Jeanne, en effet, autour de la prison. (Page 156, col. 2.)

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Des hommes, en carmagnole et en bonnet phrygien, chantaient le *Ça ira* à pleine gorge, tandis que les crieurs répétaient sous les murs de la prison, et dans la rue Paradis qui l'avoisinait :

— Achetez les numéros gagnants à la loterie Sainte-Guillotine. L'une après l'autre s'ouvrirent les portes des couloirs, et les prisonniers abandonnaient les petites chambres dans lesquelles on les enfermait pendant la nuit. Ils attendaient avec impatience l'heure de se retrouver ensemble. Des pièces assez vastes leur servaient de salon, de bibliothèque, de salle de concert. Tous les efforts tendaient à faire oublier la situation présente et à rappeler les jours meilleurs que, peut-être, ils ne devaient plus revoir. Pour la plupart des captifs, les murailles sales et tristes de Saint-Lazare succédaient aux galeries de Versailles, aux gracieuses élégances de Trianon. Dans cette prison, comme dans toutes les autres de Paris : les Oiseaux, l'Abbaye, l'hôtel Talarn, la Conciergerie, le Luxembourg, captifs ou captives apportaient un soin égal à conserver, au milieu de leurs épreuves, les traditions du monde où ils avaient vécu. La vie commune, qui semblait dans ces tristes circonstances devoir les faire négliger, leur donnait une valeur nouvelle.

No 8

Au moment où se retrouvaient les malheureux promis à l'échafaud, il eût été impossible de lire l'ombre d'une crainte sur leurs visages. Quelques-uns, il est vrai, se flattaient de rester oubliés dans la prison, et comptaient sur une crise prochaine qui emporterait, dans la tourmente révolutionnaire, ceux-là mêmes qui l'avaient soulevée. Mais la plupart, connaissant le nombre grossissant des *fournées*, savait que son tour ne tarderait pas à venir. Tous affectaient d'oublier l'horreur de leur position. On multipliait les moyens de passer agréablement les heures. Grâce à un clavecin et à quelques instruments de musique, on organisait d'excellents concerts

Les hommes lisaient ou écrivaient dans la salle servant de bibliothèque, tandis que les femmes bordaient ou parfilaient.

On échangeait des journaux à prix d'or, des journaux dans lesquels on trouvait la liste d'amis déclarés suspects, de parents trop chers qui, du tribunal étaient montés dans la charrette approvisionnant la guillotine. On préparait les lettres destinées à des êtres aimés et qui devaient leur parvenir grâce à des dévouements ignorés. Dans les angles de la salle de travail, des artistes reproduisaient les traits de leurs compagnons d'infortune.

Il pouvait être huit heures du matin, quand deux jours après l'arrestation du comte de Civray, et le lendemain de la terrible soirée qui vit surprendre Loizerolles sur la tombe de Louis XVI, Naudot, le gardien de la prison Saint-Lazare, tira les verrous des trois petites chambres dans lesquelles on avait enfermés le vieillard, sa femme et son fils.

La physionomie de l'ancien lieutenant du bailliage de l'artillerie de l'arsenal conservait le calme admirable dont les terribles scènes de la veille n'avaient pu le faire se départir ; sa femme, que son état maladif rendait d'une extrême impressionnabilité nerveuse, se dominait assez pour garder la force de sourire. D'ailleurs, elle conservait près d'elle les seuls objets de ses affections, et s'efforçait de garder espoir dans l'avenir.

Quand à François, soit excès de confiance dans son innocence, soit force d'âme au-dessus de son âge, il conservait, unie à la gravité précoce des penseurs, cette flamme du regard des poètes qui le faisait remarquer au milieu des jeunes gens de son âge.

Il pressa fortement la main de son père, baisa la main de sa mère avec un tendre respect, s'inquiéta de leur santé, puis, rassuré sur ce point, il tourna autour de lui un regard plus sympathique que curieux.

La famille de Loizerolles se demandait si elle allait trouver parmi les malheureux peuplant Saint-Lazare des compagnons d'infortune prêts à leur faire en quelque sorte les honneurs de la prison. Ils se trouvaient perdus dans ce dédale de chambres et de couloirs. Ignorant ce que permettait la quasi bonté des géoliers et ce qu'interdisaient les règlements, ils restaient debout, groupés, serrés l'un contre l'autre, attendant qu'une main se tendit vers eux.

Tout à coup, une voix pleine et affectueuse dit ces vers :

— Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

François de Loizerolles se retourna vivement :

— André de Chénier !

— François !

— Je ne vous demande point ce qui a motivé votre arrestation, reprit le jeune Grec, vous avez servi le roi, et vous croyez en Dieu, en voilà plus qu'il n'en faut pour vous amener ici.

Chénier se tourna vers madame de Loizerolles, dont il porta respectueusement la main à ses lèvres.

— Vous trouverez, lui dit-il, de nobles et dignes compagnes. Ceux qui nient l'influence consolatrice de la femme devraient venir ici, ils en sortiraient vaincus.

Une douairière en cheveux blancs et une charmante jeune fille s'avancèrent.

Celle-ci paraissait âgée de seize ans à peine. C'était une ravissante créature blonde, avec des prunelles d'un bleu sombre. Une telle expression de grâce, d'innocence et de finesse brillait sur son visage que l'on comprenait pourquoi André Chénier avait fait fleurir ce beau vers sur ses lèvres :

Ma bienvenue ici me rit dans tous les yeux

En même temps que la comtesse de Croisemont, elle s'approcha de Mme de Loizerolles, qui se trouva vite entourée.

Roucher rejoignit André et François.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda François à l'auteur des *Mois*, je vous croyais à Sainte-Pélagie.

— Je ne regrette point d'être à Saint-Lazare, j'y ai trouvé Chénier et vous arrivez. Quand le malheur nous écrase nous devons nous rapprocher davantage, nous autres que Dieu charge de chanter l'espérance, et de marcher le regard au ciel ; mais matériellement, je me trouvais mieux là-bas. La table était meilleure, la gaieté plus franche, l'espace plus grand. Je pouvais consacrer le double de temps à ma traduction de *Thompson*.

L'impossibilité où sera le Comité de me garder longtemps me rassure... Encore quelques jours, et moi et mon "petit suspect" nous rejoindrons celles qui nous pleurent dans ce logis de la rue des Noyers, où vous avez daigné venir... Toi aussi, Chénier, tu seras rendu

à la liberté !... Qu'est-ce que la République peut faire de nous, des poètes ! Moi, j'ai chanté les jardins et les champs, traduit Virgile, et répété les poèmes d'Homère ; toi, tu es un jeune Grec égaré sur la terre de France, à l'heure où elle n'a plus à nous donner ni syrinx pour accompagner nos idylles, ni lyre pour soutenir la note grave de nos vers... Ma femme et ma fille multiplient les démarches pour obtenir ma liberté. Quant à toi, tu seras sauvé par ton frère.

—Qui sait ? répondit Chénier, on ne me pardonnera sans doute pas mes vers anti-jacobins.

—C'est possible ; mais les odes républicaines de Marie-Joseph, ses hymnes en honneur de la liberté, ses drames dans lesquels il fait vibrer la grande voix du patriotisme, suffiraient pour faire absoudre tes philippiques contre les sans-culottes !

—Je ne m'y fie pas, répondit Chénier ; et tiens, Mlle Lenormand qui passe dans le couloir, triste et grave comme une sibylle, n'oserait me parler comme tu le fais.

François de Loizerolles se rapprocha des deux poètes :

—Pouvez-vous m'apprendre sous quel prétexte on a incarcéré Mlle Lenormand ? Elle prophétisait l'avenir, mais je ne sais pas que les républicains aient interdit la cartomanie.

—Ils n'aiment point les prophètes, souvenez-vous de Cazotte.

—Enfin, de quoi Mlle Lenormand est-elle coupable ?

—Elle a osé dire, répondit Roucher, que la République serait d'une courte durée, et que le duc de Provence monterait sur le trône de Louis XVI.

—Mais, dit Loizerolles, elle oubliait le Dauphin.

—Elle ne l'oubliait point, répondit Roucher, mais elle connaît les infâmes traitements que lui inflige son bourreau, le cordonnier Simon.

François fit un pas en avant.

—Je veux savoir... dit-il.

Roucher l'arrêta brusquement.

—Garde-toi de l'interroger, aujourd'hui surtout, lui dit-il ; notre sibylle semble très absorbée, et nous respectons une réverie à laquelle succèdent des heures d'une lucidité effrayante.

—J'attendrai, répondit François. Mais vous, de Chénier, reprit-il, n'avez-vous jamais eu la curiosité, dangereuse peut-être, mais trop commune, de soulever le voile de l'avenir ?

Chénier tressaillit, et répondit en fixant ses regards bleus sur François :

—Vous avouerez-vous ma faiblesse ? Je ne l'ai point osé ! Je tiens à deux choses en ce monde : à l'amitié et à la poésie. A la poésie qui, depuis que je pense et que je rêve, m'a semblé digne du culte de toute ma vie ; à l'amitié, qui me paraît la source de fécondes consolations.

J'ai sacrifié à la poésie ma jeunesse ardente, je me considérais comme un pontife chargé d'entretenir le feu sur son autel ; pour elle, la chaste Muse, assise à l'ombre des hêtres, pressant une lyre sur son cœur, et gardant à ses pieds les syrinx, les pipeaux et les flûtes antiques, j'oubliais ce qu'à mon âge on appelle le plaisir et je me sentais heureux de ressusciter dans mes vers la forme majestueuse ou charmante des anciens... Mais depuis que cette prison s'est ouverte, depuis que mes strophes se sont empreintes d'ironie, de colère et de haine, depuis que j'ai ajouté la corde d'airain de l'indignation à cette lyre qui rendait des harmonies à l'aide des sept cordes d'or, la Muse vaporeuse a pris une forme terrestre ; la poésie s'est incarnée pour moi sous la figure d'une femme, d'une jeune fille, presque une enfant... Semblable infortune nous rapproche. La pitié, la tendresse qu'elle m'inspire me rendent craintif et tremblant. Pour la sauver je le sens, j'affronterais tous les périls ; mais, quand il s'agit d'apprendre quelle sera la limite de la vie durant laquelle il me sera permis de la vénérer et de la chérir, la force me manque. Quand Mlle Lenormand passe près de moi je détourne la tête, et je marche plus vite, comme si je m'attendais à lui entendre prononcer une irrévocable sentence.

La conversation de Loizerolles et d'André de Chénier dura jusqu'à l'heure du repas.

Au moment où les prisonniers allaient passer dans la salle à manger, Chénier offrit la main à Mme de Coigny, qui l'accepta avec un sourire.

Simon de Loizerolles soutenait sa femme, dont les émotions subies avaient doublé les souffrances, et son fils François entourait d'attentions délicates une douairière ayant à peine la force de se traîner en suivant la muraille.

Après le repas, les amateurs faisaient un peu de musique.

Ce fut durant le concert que le comte Henri de Civray, entré le dernier dans la salle, et à demi caché par le montant d'une porte, reconnut la famille de Loizerolles.

Son cœur battit avec violence.

Dans cet enfer, il trouvait des amis. Avec eux, il pouvait parler de sa mère, de Cécile dont le souvenir s'imprégnait en ce moment d'un charme mélancolique.

Tandis que la comtesse de Dammartin chantait un air de Gluck, que jadis Marie-Antoinette accompagnait au clavecin, Henri se rappelait la grâce timide de sa cousine, il se souvenait des témoignages de sa craintive affection ; il comparait cette pure et ravissante jeune fille à Jeanne qui l'avait vendu, comme Judas, pour quelques deniers.

Lorsque s'éteignit le chant poignant et large que Mme de Dammartin venait d'interpréter avec un talent remarquable, Henri de Civray se fraya un passage au milieu de ses nouveaux compagnons, et s'inclina devant Mme de Loizerolles.

—Vous ici ! Monsieur, s'écria-t-elle, pourquoi ? depuis quand ?

—Pourquoi ? Madame. Pour la même raison qui vous a fait incarcérer, sans nul doute. L'attachement de ma famille à Louis XVI est connu, et je ne cherche point à dissimuler mes convictions. J'ai été amené ici pendant la nuit, il y a deux jours ; pour la première fois je me réunis à mes compagnons d'infortune.

—Et votre mère ? demanda Mme de Loizerolles d'une voix tremblante, car nul n'osait s'informer de ses amis sans craindre de rouvrir une blessure.

—Hélas ! Madame, j'ignore où elle se trouve en ce moment, mais j'ai l'espoir qu'elle est en sûreté. Le fils d'un ancien serviteur s'est chargé de lui faire franchir la frontière. Elle avait cru, dans sa tendresse, me ménager un asile sûr, et j'ai été trahi par mes hôtes. Si j'avais la certitude qu'elle ne court aucun danger, je ferais bon marché de ma vie.

Henri et Simon de Loizerolles rappelèrent les souvenirs d'années heureuses, pendant lesquelles Mme de Civray avait connu la femme du lieutenant-général du bailliage et, pendant un moment, eux aussi échappèrent à l'amertume du présent.

François de Loizerolles s'était rapproché de Roucher.

—Mais enfin, demanda celui-ci, sous quel prétexte vous emprisonne-t-on ? Je comprends que ses poésies aient rendu Chénier suspect, mais vous...

—Mon cher ami, dit Roucher, il ne faut pas même un prétexte aux misérables qui nous jettent en prison, et séparent ainsi un père de sa fille, un mari de sa femme. Je me reposais d'avoir écrit le poème des *Mois* en traduisant ; j'initiais ma fille Eulalie aux beautés de la langue d'Homère et de la langue d'Ovide ; je cachais ma vie comme un sage, et les objets de ma tendresse comme des trésors, mais vous connaissez la loi de septembre 93...

—Non, mon ami, répondit François de Loizerolles ; je suis un poète comme vous. Quand vous chantiez les *Mois*, j'écrivais un poème sur le *Printemps*, et je ne me souciais guère des lois de septembre...

—Lesquelles déclarent suspects, à l'article 8, ceux qui, n'ayant rien fait contre la liberté, n'ont également rien fait pour la liberté. On avait d'ailleurs un autre motif pour m'incarcérer.

—Lequel ?

—A tort ou à raison, il s'est fait un peu de bruit autour de mon nom.

—A raison, répondit Loizerolles. Vous êtes un des poètes de ce temps dont on attend davantage.

Chénier ajouta en serrant la main de Roucher :

—On t'a surnommé l'Ovide moderne.

—Cette opinion trop bienveillante du public cause sans nul doute, mon incarcération, répondit l'auteur des *Mois*. Tu te souviens, Chénier, de cette parole de Saint-Juste à la Convention : " Un individu ne doit être ni vertueux ni célèbre devant vous. Un peuple libre et une assemblée nationale ne sont faits pour admirer personne." Or, j'ai toujours tâché de mériter l'estime et, sans viser à la renommée, je me réjouissais de léguer à mes enfants un nom environné de quelque éclat. Enfin, André, si la phrase de Saint-Just ne te paraît pas suffisante, souviens-toi de la proposition de Dubois-Crancé, qui voulait que tout citoyen réclamant une carte de civisme ou une entrée en qualité de membre du club des Jacobins, pût répondre à cette question : " Qu'as-tu fait pour être pendu si la contre-révolution arrivait ? " Or, comme je n'ai nullement mérité d'être pendu, il en résulte que je ne possède aucun droit à une carte de civisme et à mon entrée au club des Jacobins... Voilà pourquoi on m'a jeté à Sainte-Pélagie.

—C'est abominable ! s'écria François de Loizerolles.

—Sans doute, mais logique aussi. Quoi de surprenant à ce qu'une société qui n'est autre chose qu'une direction d'assassinat s'entoure de gens solidaires les uns des autres, en raison de la réciprocité de leurs forfaits ?

—Cela n'explique pas pourquoi on t'a transféré ici ?

—Est-ce que quelqu'un est aujourd'hui tenu d'expliquer quelque chose... Ce que je n'oublierai jamais, c'est l'horrible nuit pendant laquelle, moi et quatre-vingts de mes compagnons, nous fûmes réveillés en sursaut par des bruits dans les corridors, des juréments, des coups de crosses de fusils. Nul ne nous avait prévenus d'un changement probable. Le froid était extrême. On était au 3 janvier. Nous pensions comme la plupart de nos compagnons, quitter Sainte-Pélagie pour la Conciergerie. D'autres croyaient la prison minée, et criaient qu'on allait nous faire éauter. On nous fit descendre au milieu d'un désordre, d'une émotion, d'une terreur générale. Des adieux s'échangèrent, on nous jeta dans des chariots, et, en ce moment, nous éprouvions un sentiment de hâte terrible d'apprendre ce que l'on allait faire de nous. Je cédai comme mes compagnons à la tristesse de cette surprise, mais je repris vite la placidité de mon caractère, et comprenant que mes bourreaux ne termineraient pas vite la tâche de ce transfèrement, je me mis à transcrire ces vers touchants de Virgile :

Qualis populeæ merus philomela sub umbra
Amisos queritur fetus...

Il fallut cinq heures pour enlever de leurs chambres, et entraîner dans les charrettes les prisonniers que l'on changeait de prison. J'employai ce temps à finir cette traduction, et le lendemain, je l'envoyai à ma fille. Ce travail m'avait permis d'oublier le froid de cette nuit de janvier, et les menaces de l'avenir. Mais quand, au petit jour, je passai devant la maison qu'habitait ma famille, quand je traversai à pied, entre des sans-culottes ivres, cette rue où j'avais connu toutes les joies du foyer, mon cœur se gonfla, mes yeux se mouillèrent, et je pleurai, oui, je pleurai...

—Cher grand cœur ! dit Chénier en serrant la main de son ami.

Roucher reprit d'une voix que faisait vibrer l'émotion :

—Ce moment de désespoir fut rapide ; une nouvelle souffrance me rendit ma force d'âme. En dépit de l'heure matinale, des hommes et des femmes se groupèrent aux abords de la prison. Les uns, par un geste hideux, nous faisaient comprendre quel sort nous attendait. On ramassait dans le ruisseau des ordures et des pierres pour nous les jeter. Nul ne tentait de nous protéger, de nous défendre ; les porteurs de piques qui nous escortaient n'étaient pas les derniers à nous insulter et à nous maudire. Nous étions quatre-vingts prisonniers, et moins de dix patriotes

CHAPITRE XII

EULALIE ROUCHER

Les trois femmes hâtèrent le pas.

Avec une grâce charmante et pour faire oublier à la fois à ses protégées le danger qu'elles couraient encore et le service qu'elle leur rendait, Eulalie leur parla de sa famille, de l'avenir qui rendrait la liberté aux proscrits.

D'ailleurs, dit-elle, nous n'en sommes point absolument séparés. La pensées, les soins journaliers, une correspondance active nous rapprochent de nos chers captifs. Je sais qu'à toute heure du jour le souvenir de mon père nous suit. Et pourrait-il être autrement ? Ne pouvant parler, nous écrivons. Il connaît non seulement nos actes, mais les moindres de nos pensées. Du fond de son cachot, il achève mon éducation. Je lui envoie des fleurs, il me retourne des vers. Et si vous saviez, Madame, avec quelle joie je confectionne les mets qu'il aime le mieux ! je suis certaine qu'il perdrait l'appétit, si je ne m'occupais plus de sa cuisine. Tout est motif à consolation, à distraction dans ces prisons horribles. Les captifs s'invitent entre eux, et on dîne en ville de corridor à corridor. Pour vous apprendre d'une façon complète le régime des prisonniers, je vous lirai les lettres de mon père... Tenez ! il pourrait ne pas être un grand poète qu'il resterait le plus noble le meilleur des pères ! Quelle tendresse débordante de sa correspondance, en même temps quelle sagesse, quelle résignation, à la volonté de la Providence. Mais je ne me borne pas à lui écrire, je le vois souvent, presque chaque jour.

—On peut donc pénétrer à Saint-Lazare ?

Eulalie secoua la tête.

—J'y suis entrée deux fois seulement à l'aide d'un déguisement, mais mon père trouve cette audace trop dangereuse et il m'a défendu de m'y exposer de nouveau... Heureusement j'ai trouvé un autre moyen. Il existe un cabaret d'où il est facile d'apercevoir sur les fenêtres de la prison de Saint-Lazare. Un grand nombre de parents, d'amis des captifs s'y donnent rendez-vous et pendant une minute on échange un regard, un soupir, un baiser... C'est du bonheur pour toute la journée...

—Ainsi vous croyez que je pourrais voir mon fils ?

—Je préviendrai mon père qui, lui-même, avertira monsieur votre fils.

—Quand je vous disais que vous êtes un ange !

—La souffrance dilate le cœur, Madame.

—Oui, Mademoiselle, mais seulement quand le cœur est bon.

Chaque mot d'Eulalie ravivait le courage de Mme de Civray ; mais tandis qu'elle céda à la persuasive influence de la fille de Roucher, elle ne pouvait s'empêcher de songer à cette Jeanne qu'elle avait aimée, et qui venait de vendre pour cinq cents livres la liberté et la vie du fils de sa bienfaitrice.

Enfin Eulalie se dirigea vers la petite porte d'une maison modeste, située rue des Noyers, l'ouvrit avec une clef dont elle avait pris soin de se munir, puis elle dit presque bas à Mme de Civray :

—Laissez-moi monter seule, Madame, l'escalier est obscur, je vais redescendre à l'instant.

Légère, empressée, elle gravit l'escalier, Mme Roucher, qui attendait avec impatience le retour de sa fille, s'élança au-devant d'elle et la serra dans ses bras, avec la joie que l'on éprouve à retrouver un être cher qui a couru des dangers. Tout était si bien perché, on ne voyait qu'en voyant s'éloigner ceux que l'on aimait, on ne savait jamais s'il serait permis de les revoir.

—Mais, dit rapidement la jeune fille, je ne suis pas seule ; j'amène deux femmes que j'ai trouvées proche du logis de Mme de Loizerolles, au moment où l'on entraînait nos meilleurs amis...

—Eux aussi ! s'écria Mme Roucher.

Elle mit un baiser sur le front d'Eulalie.

—Tu as bien fait, dit-elle, cela nous portera bonheur de nous dévouer pour autrui.

Une minute après, Mlle Roucher revenait précédant Mme de Civray et Cécile.

—Soyez les bienvenues, dit la femme du poète. Le cœur et la maison vous sont ouverts à la fois. Le

mère ? Les feuilles du soir lui ont appris déjà dans quelle prison on vous a conduit, elle vous aime, donc elle vous cherche, et une mère qui cherche son fils le trouve toujours.

Henri poussa un soupir profond, et suivit madame de Loizerolles.

Au moment où Mme de Civray vit entraîner la famille de Loizerolles, il lui sembla que toute chance de salut s'évanouissait pour elle et, l'affolement la prenant, elle fut sur le point de s'écrier :

—Et moi aussi, je suis royaliste ! et moi aussi, je crois en Dieu ! Vous m'avez enlevé mon fils, prenez donc ma vie !

La vue de Cécile défaillante l'empêcha seule de se livrer, car la force lui manqua subitement ; elle s'abandonna dans les bras de Mme de Civray, qui étouffa un cri et jeta autour d'elle un regard éperdu.

Au même moment, une jeune fille, vêtue avec une charmante simplicité, s'approcha de la comtesse, tira de sa poche un flacon et le fit respirer à Cécile.

—Ce n'est rien ! dit-elle, la faiblesse, l'émotion...

—Vous avez raison, Mademoiselle, répondit Mme de Civray, une émotion trop terrible...

—Connaissez-vous donc la famille de Loizerolles, Madame !

—J'allais lui demander asile...

—Moi, reprit la jeune fille, je venais prendre de ses nouvelles, afin d'en donner à mon père, qui se trouve en ce moment à la prison Saint-Lazare.

—A Saint-Lazare ! C'est là que des misérables ont conduit mon fils, murmura Mme de Civray avec un sanglot.

La jeune fille parut hésiter, mais la crainte céda vite à un sentiment généreux. Elle regarda Mme de Civray, puis émue jusqu'au fond du cœur par l'expression douloureuse de son regard, elle reprit :

—Vous m'avez dit, Madame, qu'au moment de l'arrestation des amis de mon père, vous alliez leur demander un asile ?

—Oui, Mademoiselle.

—Avez-vous d'autres connaissances, d'autres protecteurs à Paris ?

—Le sais-je ! s'écria douloureusement Mme de Civray. Depuis que j'y suis, je n'entends parler que de prisons et d'échafaud. La plupart de nos amis ont fui. Le reste se cache et tente d'échapper aux bourreaux. Où retrouver ceux dont l'appui nous serait indispensable ?...

—Madame, reprit la jeune fille, il se fait tard ; vous n'avez pas sans doute de carte de civisme. Prononcer votre nom serait déjà vous condamner. Nulle maison ne s'ouvrira devant vous, car vous êtes suspectes, de l'heure où vous ne prouvez pas que vous pactisez avec les tyrans... Si vous le permettez, au nom de ma mère, je vous offrirai une modeste hospitalité.

—Vous, mon enfant, me rendre un tel service, sans me connaître !

—Madame de Loizerolles est votre amie.

—Sans doute, mais...

—Quant à moi, Madame, je me nomme Eulalie Roucher.

Cécile se tourna vivement vers la jeune fille.

—Seriez-vous la fille de l'auteur des *Mois* ?

—Oui, répondit Eulalie, et j'ai le droit d'être fière plus encore du caractère que du talent de mon père.

—Ma tante, fit Cécile, vous ne pouvez refuser l'offre de Mademoiselle ; que deviendrons-nous durant cette nuit ? Nous devons rester libres, si nous voulons revoir mon cousin, votre fils.

Mme de Civray saisit les deux mains d'Eulalie :

—Je remercie Dieu d'avoir mis un ange sur ma route, lui dit-elle.

—Venez vite, Madame, reprit la jeune fille, quittons les abords du cimetière, on commence à vous regarder avec défiance. Si simple que soit votre toilette, elle semble trop luxueuse aux amis de l'égalité.

nous conduisaient comme des moutons que l'on mène à l'abattoir. Certes, l'évasion eût été possible. Le la-cis des rues, l'heure matinale, tout se réunissait pour assurer le succès à notre audace, et chacun de nous resta, cependant... Notre fuite aurait compromis la sûreté d'être chers, d'amis généreux. Mieux valait subir son sort sans se plaindre, et attendre la liberté, non pas de la justice, mais de la Providence. Nous arrivâmes ici brisés par l'inquiétude et par les fatigues de la nuit. Il faut rendre cette justice à Naudot, qu'il fait notre séjour presque supportable à Saint-Lazare. Il n'est presque géôlier que de nom. Il nous ouvrit les grands corridors sur lesquels les chambres ont leur entrée. Chabroud s'empara d'une vaste pièce renfermant trois couchettes ; je le suivis, un ami complété la chambre, et depuis nous ne nous sommes pas quittés. Plus tard, je demandai qu'il me fût permis de garder près de moi mon petit Emile, et on me le permit. Cet adoucissement, joint à l'active correspondance que j'entretiens avec ma fille, me fait prendre ma captivité en patience.

—Oui, dit François, je comprends quel allègement ce cher ange apporte à vos chagrins.

—Sa gaieté ranime mon courage. Sa présence m'aide souvent à tromper la vigilance des gardiens. Tant qu'il me sera permis de l'avoir à mes côtés et d'écrire à ma fille, je supporterai mon sort avec patience. Cette terrible épreuve aura eu pour résultat de m'apprendre toute la valeur de l'intelligence et du cœur de ma fille. Sa correspondance, dans laquelle se reflètent ses sentiments élevés et tendres, est aujourd'hui mon trésor le plus cher... Si jamais, car nul de nous n'a le droit de compter sur le lendemain, si jamais, à l'appel du soir, tu entends prononcer mon nom, Chénier, jure-moi d'accepter comme un dépôt sacré ces lettres qui ont été la consolation de mes jours d'épreuves.

—Tu verras passer cet orage, répondit Chénier. Toute crise aigüe ne saurait durer. La France est atteinte d'une sanguinaire folie, Dieu lui rendra le calme, la force et la dignité.

—Qui sait si nous la reverrons jamais grande ! s'écria Roucher.

—Je vous en supplie, dit François de Loizerolles, cher maître, ne m'enlevez pas toutes espérances de salut, quand je tremble pour la vie de mon père.

—Vous avez raison, François. Aussi bien, les femmes se rapprochent de nous ; au milieu d'elles j'aperçois votre digne mère et cet ange qu'on appelle Mlle de Coigny... Les poètes ne doivent ni effeuiller les roses, ni effaroucher les oiseaux, ni faire couler des larmes des yeux des jeunes filles... Tenez, quand je vois cette forme svelte, ce pur profil, cette chevelure blonde, je me prends à tenir à la vie, à l'espoir, à redemander la paix, le bonheur et le printemps... Et à propos de printemps, François, vous composiez un poème qui devait vous en rendre les charmes...

—Cela est vrai, j'y rêvais et j'en récitais les premiers vers, tandis que revenant du côté de Paris, je poursuivais les Champs-Élysées. A cette même heure, poursuivait le jeune homme en frissonnant, on arrêtait mon père au cimetière de la Madeleine.

—Oublions Saint-Lazare en faisant des vers, dit Chénier. Ne formons-nous pas déjà une pléiade ?

—Et comment débute ce poème ? demanda Roucher.

—Est-ce qu'on récite des vers devant l'auteur de la

jeune *Tarentine*, devant le chantre des *Mois* !

—Certes, fit Roucher, j'aime les jeunes poètes ! Ils font des vers jeunes. Vous avez lu devant moi le début de votre œuvre, et je m'en souviens encore :

Que ce jour est brillant ! Le céleste flambeau
Fait sortir l'univers des ombres du tombeau
Les doux zéphirs soufflent la chaleur et la vie
Des chantres des forêts éveillent l'harmonie.

Au même instant, Mlle de Coigny, Mme de Loizerolles et plusieurs femmes rejoignirent les poètes.

Un groupe plus nombreux se pressa vers l'extrémité du corridor, du côté de la fenêtre par laquelle il était impossible aux prisonniers d'apercevoir l'angle de la rue.

—Venez, dit Mme de Loizerolles à Henri de Civray,

qui sait si vous n'allez pas reconnaître de loin votre

malheur a détruit l'égoïsme : nous pleurerons ensemble ceux que nous avons perdus. Ensemble nous nous réjouirons à la pensée de revoir ceux dont on nous a séparés.

Il fallut peu de temps à Mme Roucher et à sa fille pour disposer la chambre qu'elles offrirent à la comtesse et à sa nièce. C'était celle du père de famille. Meublée avec goût, elle était remplie d'œuvres d'art, dues au pinceau de ses amis, et garnie d'une nombreuse bibliothèque. Sur le bureau se trouvaient des papiers dont l'apparent désordre avait été scrupuleusement respecté. Des bouquets d'asters bleus remplissaient deux grands vases.

—Vous voici chez vous, Madame, dit Eulalie.

Elle embrassa Cécile et se retira.

Les deux femmes tombèrent à genoux et pleurèrent.

La pensée de revoir son fils, de veiller sur lui, de partager les soins dont Eulalie comblait son père, adoucit la douleur de la comtesse. Elle s'endormit, et rêva qu'elle voyait un ange ouvrir toutes grandes les portes de la prison.

Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour.

La toilette des deux femmes fut vite terminée ; elles quittèrent leur chambre et pénétrèrent dans un petit salon où se trouvait Eulalie.

La jeune fille achevait en ce moment la longue lettre qu'elle destinait à son père.

A côté d'elle se groupaient des aquarelles commencées, les œuvres d'Homère qu'elle s'essayait à traduire, des poètes latins dont Roucher lui avait appris à comprendre les beautés. Puis, dans un désordre apparent, des tapisseries éclatantes, des broderies délicates ; des cahiers de musique prouvaient que la fille du chantre des "Mois" s'essayait à tous les arts et touchait à toutes les études.

—Comme vous êtes savante ! lui dit Cécile avec une naïve admiration.

—Moi ! vous vous trompez, Mademoiselle, je comprends combien j'ignore de choses en entendant causer mon père. Il place toute sa joie, et parfois il ajoute toute sa gloire, dans le progrès que je fais. Je lis Virgile et je traduis Homère pour lui être agréable, comme je m'applique à ces travaux d'aiguille pour contenter ma mère. Mais vous verrez quelles fines pâtisseries je réussis pour les prisonniers ; j'excelle dans l'art de confectionner les gourmandises que j'envoie à Saint-Lazare. Est-ce que dans la Bible nous ne voyons pas la princesse Thamar pétrir un gâteau de de farine, et dans les comtes de fées, les filles de rois laisser leurs anneaux d'or dans la pâte des galettes dorées ? Vous m'aidez désormais, j'en suis certaine.

En ce moment un ravissant enfant de six ans fit irruption dans la chambre.

—Ma sœur ! dit-il, ma sœur ! J'irai avec toi à Saint-Lazare. Je verrai mon père. Notre mère le permet. Il y a si longtemps que je le désire. Sois tranquille ! je serai très sage dans la rue, pour ne point attirer l'attention, et quand tu remettras à Naudot le panier renfermant les provisions destinées à notre père, je lui dirai d'un air très aimable : "Bonjour, citoyen !" De cette façon je ne serai pas suspect.

—Cher petit ! répondit Eulalie, je t'amènerai avec joie si notre mère l'approuve. Une autre sœur serait peut-être jalouse de la tendresse que notre père te témoigne, mais moi, qui place ma joie dans son bonheur, je te remercie de te montrer doux, intelligent et bon.

—Nous permettrez-vous de joindre nos lettres à votre correspondance ? demanda Cécile.

—De grand cœur. Vous m'accompagnerez, si vous le voulez, mais votre cousin n'étant pas prévenu ne paraîtra sans doute pas à la fenêtre.

—Qu'importe ! répondit Cécile, ce me sera déjà une consolation de regarder la croisée, où peut-être, il m'apparaîtra demain.

Une heure plus tard les deux femmes quittèrent la rue des Noyers.

A mesure qu'elles approchaient de la prison de Saint-Lazare, elles s'apercevaient que le nombre des passants augmentait. Le mot passant n'était pas le mot propre. Il était facile de voir que les gens, rempissant les rues voisines, erraient dans ce quartier

faut d'oser stationner sous les fenêtres de la maison d'arrêt. Les uns attendaient l'occasion de faire parvenir une lettre, un paquet, des livres : les autres demandaient par quel moyen leur arriverait la réponse qu'ils souhaitaient. Tous les âges, tous les rangs se confondaient. Les vieillards et les adolescents, les enfants et les jeunes gens regardaient, les yeux gros de pleurs ; les portes dont un caprice pouvait leur refuser l'entrée.

Certes, Naudot était loin de ressembler aux gardiens de prisons qui combinent avec leur métier celui de tortionnaire. Il élargissait, autant qu'il le pouvait, le cercle des compensations à des douleurs déjà trop vives. Mais au-dessus de Naudot se trouvaient les membres des comités, dont les visites inattendues troublaient brusquement la quasi-quiétude des captifs.

Que de preuves de pur dévouement, de délicate tendresse, de constante amitié, de la part de tous ceux qui, comme Eulalie, attendaient qu'on leur permit de remettre à Naudot les provisions destinées aux captifs. Ainsi que le craignait Mlle Roucher, Cécile n'aperçut point Henri de Civray. Celui-ci se croyait à jamais séparé des siens. Il attendait ni aide ni consolation ; il cédait, à des compagnons près de la fenêtre, une place qu'il aurait occupée inutilement.

Eulalie et son frère purent à loisir contempler Roucher. L'enfant envoya des baisers du bout de ses doigts, et le prisonnier tendit les bras comme s'il voulait presser l'enfant sur son cœur.

Lorsque Eulalie eut remis à Naudot ce qu'elle destinait à son père, elle désigna un cabaret à sa compagne et lui dit :

—Les plus belles, les plus riches, les plus nobles femmes de Paris, y ont été tour à tour servantes ; peut-être aurez-vous le courage de les imiter pour voir plus souvent et plus longtemps votre fiancé.

—Qui vous a dit ? demanda Cécile en devenant pâle.

—Personne... Mais votre joie à l'idée de le revoir, la sollicitude qu'il vous inspire...

—Vous êtes déjà mon amie, répondit Cécile. Ma confiance en vous sera donc entière ; mais Henri de Civray n'est pas mon fiancé ; sa mère me le destinait pour mari, je l'aime ; mais Henri me préfère une fille ambitieuse que ma mère accuse de l'avoir trahi...

—Et vous, Cécile, l'accusez-vous aussi, cette femme ?

—Moi ! je ne sais si je dois...

Elle s'arrêta brusquement et se recula dans l'angle d'une muraille :

—Là, dit-elle, là, voyez-vous cette jeune fille, si pâle et toujours si belle, c'est Jeanne Raimbaud, celle dont Henri voulait faire sa femme...

Eulalie regarda lentement celle que Mlle de Saint-Rieul lui désignait.

C'était bien Jeanne, en effet, autour de la prison, demandant des renseignements aux gardiens qui en sortaient pour les besoins du service.

Qu'espérait-elle ? rien ? Qu'attendait-elle ? Pas même un mot de pitié, un signe de pardon. Elle savait trop que quiconque élèverait la voix le ferait pour la maudire. Aussi Jeanne suivait l'impulsion de son âme, sans se préoccuper des déceptions, des souffrances, du martyre.

Elle demeura longtemps debout, les yeux fixés vers cette fenêtre d'où tombaient tant de regards voilés ; puis, sa tête se courba, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, et elle s'éloigna à pas lents.

Eulalie Roucher saisit les deux mains de Cécile :

—N'accusez jamais de trahison cette pauvre fille.

J'ai vu souffrir plus que vous, et, je vous le jure, vous vous méprenez sur son compte d'une façon cruelle.

—Si je le savais ! s'écria Cécile.

—Que feriez-vous ?

—Je lui demanderais pardon de l'avoir soupçonné.

Au même moment, Cécile entraîna sa nouvelle amie avec les signes d'une profonde terreur. Elle avait cru reconnaître Robert parmi les curieux qui se promenaient aux abords de Saint-Lazare.

C'était lui, en effet ; lui, qui, furieux de son échec, pensait que la comtesse et sa nièce, instruites de l'heure à laquelle elles pourraient apercevoir Henri, rôderaient autour de Saint-Lazare. Il ne renonçait

point à l'espérance d'entrer en possession de l'or et des diamants de Mme de Civray, et il comptait les faire arrêter le jour où il les apercevrait en quelque lieu que ce fût. Sa dénonciation avait porté fruit, la perte des deux femmes était résolue d'avance.

—Peut-être avez-vous raison, en ce qui concerne Jeanne, dit Cécile ! mais, quant à l'homme que j'ai heureusement reconnu assez tôt pour lui échapper, je suis certaine qu'il a résolu de nous vendre.

Après avoir traversé un grand nombre de rues étroites, Cécile ralentit sa marche ; quand elle se retourna elle n'aperçut plus Robert.

Mais cette rencontre était une menace, et elle comprit qu'il lui serait impossible d'accompagner Mlle Roucher pendant sa visite quotidienne.

Celle-ci regagna en toute hâte le logis de la rue des Noyers.

Elle rapportait une lourde lettre de son père en échange de celle qu'elle avait laissée pour lui. Sa mère devait seule décacheter cette grande enveloppe. Peut-être renfermait-elle une nombreuse correspondance qu'on la chargeait de faire parvenir à des amis, à des parents dévorés d'inquiétude.

Aussi, quand elle entra chez elle, Eulalie courut se jeter dans les bras de Mme Roucher, tandis que Cécile répétait avec effroi à sa tante :

—J'ai vu Robert... Robert guettant près de la prison d'Henri.

—Pour tenter de le délivrer peut-être ?

—Non ! non ! murmura Cécile.

Elle ajouta :

—Je l'ai rencontrée aussi, elle... Jeanne...

—T'a-t-elle vue, la misérable ?

—Elle ne voyait personne, elle pleurait.

—De honte et de remords.

Cécile n'ajouta rien, et, cachant son visage dans ses mains, elle songea à tout ce qui s'était passé pendant ces trois mortelles journées.

Tandis que Cécile et la comtesse se demandaient quels nouveaux dangers pouvaient les menacer, la femme et la fille du poète ouvraient le paquet volumineux que Roucher avait placé au milieu des livres et des objets divers qu'il retournait à celles dont l'occupation unique était d'adoucir les souffrances de son emprisonnement.

Eulalie poussa un cri de joie en voyant soigneusement desséchée la branche d'aster que, deux jours auparavant, elle avait envoyée à son père. Des vers touchants l'accompagnaient. Le cœur affectueux de Roucher se répandait dans des strophes charmantes. Rien de plus tendre que les éloges donnés à cette "Minotte" qu'il regarde comme le modèle des filles, de plus grave que ses conseils, de plus judicieux que les leçons par lesquelles il continuait à guider, à éclairer ce jeune esprit doué d'un précoce génie. En lisant les lettres de son père, peut-être Eulalie sentit-elle une joie mêlée d'une sorte d'orgueil ; être louée par un tel père était pour elle la plus chère des récompenses.

Mais tandis qu'elle lisait et relisait l'élégie qu'elle devait garder comme une pieuse relique, Mme Roucher décachetait, à son tour, la longue lettre qui lui était destinée. Elle en avait à peine lu la moitié qu'elle poussait une exclamation douloureuse.

Emile, inquiet, se jeta dans ses bras, croyant qu'elle venait d'apprendre une mauvaise nouvelle, et Eulalie se pencha sur sa mère dont elle couvrit le front de baisers.

—Qu'as-tu ? qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

—Vous le saurez tout à l'heure, mes bien-aimés, répondit Mme Roucher en pressant ses deux enfants sur sa poitrine.

Elle ne se hâtait point de parler. Il semblait, au contraire, qu'elle craignît de révéler le secret qui déjà lui coûtait des larmes.

(A suivre)